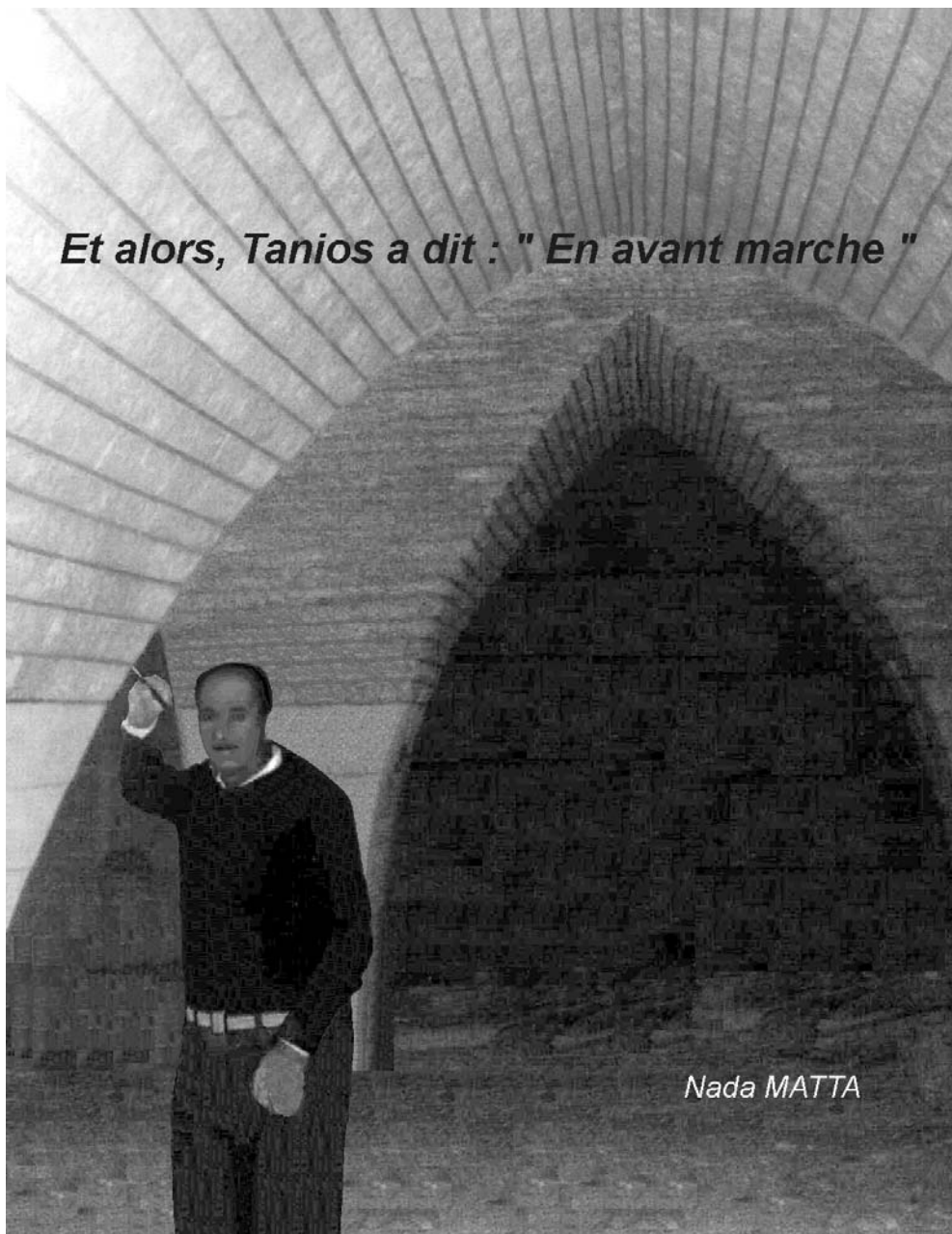


***Et alors, Tanios a dit : " En avant marche "***



*Nada MATTA*

ISBN. 2-9517222-0-6  
EAN. 9782951722200  
Imprimerie Kosta, *Ghosta Liban*  
Nada Matta, *19 rue Auguste Buck*  
*10440 La Rivière de Corps (0607340389)*  
Date d'achèvement du tirage : 01/09/2000  
Dépôt légal : 20/09/2001

*Et alors, Tanios a dit : « En avant marche »*

*Nada Matta*



J'avais treize ans lorsque la guerre a éclaté. Un jour, nous avons entendu à la télévision, qu'un bus avait été attaqué par des hommes armés à Ain El Remaneh à Beyrouth. Depuis, ce jour-là, tous les soirs, nous avions droit à un incident du même genre : telle milice a tiré sur un grand nombre de personnes qui à leur tour ont riposté. Je ne comprenais rien à tout cela ; mais pourquoi les uns tiraient-ils sur les autres ; pourquoi, chaque jour y avait-il tant de morts ; pourquoi, dans notre village les gens et (parmi eux mon père) devaient veiller la nuit avec des fusils de chasse. Les citadins, qui étaient venus dans notre village pendant l'été, y sont restés pour passer l'hiver parce qu'ils ne pouvaient pas rentrer à Beyrouth. Nous les avons aidés afin qu'ils puissent passer l'hiver très dur dans notre village situé à 1100 mètre d'altitude dans la montagne. Nous avons une petite maison au milieu de notre terrain où nous passions les étés à cultiver la terre. A la fin de cet été 1975, une nuit du mois d'octobre, des bandits armés de kalachnikovs ont essayé de nous attaquer (c'était la première fois, que j'entendais le bruit d'une arme de ce genre). Mais, grâce à Dieu et à notre chien de garde ainsi qu'à nos voisins, (qui ont commencé à crier), nous nous sommes sauvés, et les voleurs sont partis. Or, nous nous sommes réveillés au milieu de la nuit effrayés par les aboiements de notre chien « Max » et nous avons entendu des coups de feu et comme si quelque chose passait très vite à côté de nous. Notre chien aboyait au début puis il s'est tu au bout d'un moment. Maman « Faridé » a cru qu'ils l'avaient tué alors elle l'appela ; cependant rassuré, le chien recommença à aboyer.

Mon père « Tanios » prit son fusil de chasse et commença à tirer en l'air pour faire fuir les voleurs. En même temps, nos voisins ayant entendu les coups de fusil tirés par mon père, ont allumé la lumière partout, et nous ont appelé pour savoir si tout allait bien. Les voleurs, entendant tout ce bruit, sont partis, et nous n'avons plus entendu de détonation. Nous avons ensuite passé le reste de la nuit, regroupés dans la salle de séjour, écoutant des bruits de toutes sortes. Cette nuit-là, était la première des nuits agitées que nous avons passées durant le temps de cette maudite guerre.

Le lendemain, mon père demanda aux gens qui habitaient notre appartement d'hiver de changer d'appartement dans notre immeuble afin que nous puissions nous y installer et nous avons déménagé. C'était le dernier été que nous passions dans notre adorable petite maison pleine de souvenirs de merveilleuses vacances. La guerre était loin de nous, nous la regardions à la télé comme des images un peu « gênantes ». Nous apprenions de mauvaises nouvelles ; un cousin de mon père avait été assassiné (coupé en morceaux et mis dans une poubelle) en allant à son travail à Beyrouth Ouest ; la cousine de ma mère a été également tuée par une bombe en allant chercher du pain pour ses enfants. Beyrouth a été divisé en deux pourquoi, et pourquoi seulement en deux, pourquoi Est/Ouest et pas Nord/Sud. Notons que les Libanais sont un mélange de peuples et de religions qui habitent des quartiers mixtes.

Au printemps 1976, nous nous réveillons comme d'habitude pour aller à l'école, et voyons nos parents écoutant les informations près du poste de radio. Que se passait-il donc encore ? Maman disait qu'il y avait une grève générale, que Monsieur « Al'Ahdab » avait organisé un coup d'état, que les nouvelles étaient mauvaises et que si la grève se maintenait plus de sept jours, le gouvernement devrait démissionner. Mes parents ne savaient rien de plus sur cette histoire

ainsi que sur cet homme qui voulait être à la tête du gouvernement. A partir de ce jour, nos mésaventures, je dirais plutôt notre calvaire a commencé.

Pour faire face, le gouvernement a demandé une force de la ligue arabe. En principe, elle devait être un mélange de soldats des pays arabes. La majorité ainsi que le commandement de cette armée était des Syriens. Quelques jours après le coup d'état, on entendait le soir le bruit des chars. A la télévision, il y avait un monsieur qui parlait, je dirais même hurlait en vantant la résistance des soldats contre l'ennemi. Personne ne comprenait rien. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il se passait quelque chose de grave. Le lendemain, nous nous sommes précipités sur notre balcon pour regarder la route qui mène de Damas à Beyrouth, elle était un peu endommagée par le passage des chars, mais il n'y avait aucun soldat. Après, nous avons compris que les soldats Syriens se sont retirés de notre village après l'avoir visité et se sont installés à sa hauteur. Quelques jours plus tard, des soldats venant de Beyrouth, (entre autres Palestiniens et Libanais, appartenant à la gauche) ont envahi notre village et les environs pour résister aux Syriens. Comme dans toutes les guerres, il y a toujours une place aux vols et aux attentats. Les citoyens qui étaient chez nous ont préféré partir et s'enfuir du Liban, bien sûr, ceux qui le pouvaient. Je me souviens qu'un de nos voisins est parti à Beyrouth, deux jours, pour voir l'état de son dépôt de papiers. Lors de son arrivée à Beyrouth, il a vu les portes de son dépôt ouvertes et il n'y avait plus rien à l'intérieur. Le pire est que les chauffeurs des camions qui ont transporté les papiers volés, ont réclamé à notre voisin les frais de transport ! Ils l'attendaient ce matin-là à côté de son dépôt. Pauvre voisin ! son malheur ne s'est pas arrêté là ; lorsqu'il est rentré chez lui voir sa famille au bout d'une semaine, il n'a retrouvé personne. Sa femme et ses filles n'ayant aucune nouvelle de lui, ont profité de cette occasion unique pour passer à Beyrouth Ouest, direction aéroport et partir pour le Canada. Il faut

préciser qu'à l'époque, rejoindre Beyrouth Ouest où se situe l'aéroport était périlleux. Les gens payaient cher les Palestiniens et les Libanais de la gauche (la plupart étaient des soldats) pour accéder à l'aéroport et de là partir pour l'étranger.

Nous avions un locataire Libanais de religion juive, il a donné les clés à mon père en le priant de faire attention à ses meubles, ainsi que d'un autre appartement voisin où son ami avait caché des tapis qu'il avait ramené de son magasin. Ces deux messieurs sont partis pour le Canada. Notre locataire a acheté un terrain à côté de chez nous et a commencé à construire une maison; car il appréciait beaucoup la vie dans notre village. Malheureusement ses projets n'ont pas vu le jour. Il a tout laissé sur place et il est parti avec sa famille en emportant quelques valises à la main.

Comme d'habitude, les voleurs ont voulu entrer pendant la nuit dans cet appartement, mon père a allumé la lumière et a crié à voix haute, alors les voleurs se sont enfuis. Pour pallier à cela, un matin, ils ont envoyé une patrouille pour enlever mon père. Mon père les a suivis calmement et nous a conseillé de ne pas faire de bêtises. Il nous a fallu suivre les traces de mon père, en pensant : pourvu qu'ils ne le tuent pas. Ma mère cherchait partout un moyen pour savoir où ils l'avaient amené, et donnait de l'argent à n'importe qui pour qu'on ne le touche pas. Nous avons su qu'ils l'avaient amené à « Aley », une ville près de chez nous, et ils l'ont mis en prison. A ce moment-là, la liberté et l'intimité des familles ont été violées. Ces familles ont envoyé en cachette femmes et enfants à Beyrouth. Des hommes toujours issus de la gauche prenaient, de l'argent pour faire passer les gens vers Beyrouth.



Après l'enlèvement de mon père et tout ce remue-ménage, maman m'a envoyé chez mes grand-parents, au village d'à côté un peu plus paisible. Avec ma sœur « Houwaida » et mes deux frères « Elias » et « Fadi », elle a pris la route pour Beyrouth afin de se rendre chez sa sœur. En cours de route, elle avait déposé « Elias » un de mes frères, le plus âgé, chez des parents au Nord du Liban, vu que l'appartement de ma tante était trop petit. Un mois après je les ai retrouvés avec mes oncles à Beyrouth.

Quelques temps après, les soldats Syriens ont décidé d'envahir tous les villages et villes jusqu'à Beyrouth. Ils ont bien sûr trouvé de la résistance et c'est ainsi que notre appartement a été détruit et même brûlé par deux obus.

Mon père a été transféré dans un autre village, Beit Eddine, dans le fameux palais classé monument historique. Les Syriens n'étaient pas encore dans ce village. Mon père a été mis en prison dans ce palais. Apprenant que les Syriens étaient entrés dans notre village et les environs, nous nous sommes dépêchés de rentrer. Mais, il n'y avait plus de maison. Tous les meubles, ce qui pour un enfant est immense, étaient partis en fumée. Nous avons balayé les restes, ce fût une drôle de sensation. L'appartement était inhabitable. Il y avait un grand trou dans la chambre de mes parents et dans la salle de séjour. Tout était noir. Deux obus avaient touché notre appartement. Ils sont entrés par la chambre de mes parents, faisant un grand trou dans le mur ainsi que dans celui de la salle de séjour. L'un d'eux a

explosé dans la bibliothèque, mettant le feu à l'appartement. Mon oncle, a vu le spectacle, aidé de ses amis, il a couru pour essayer d'éteindre l'incendie. Le spectacle, d'après ce que mon oncle nous a raconté après, relevait de la comédie, les cartouches du fusil de chasse de mon père sautaient et explosaient dans tous les sens. Mon oncle riait, chaque fois qu'il nous racontait cette aventure. De plus, comme la plupart des villageois, nous avions des bidons de fuel dans le débarras, puisque nous avions une poêle au fuel. Heureusement, que quelqu'un s'était servi de ces bidons, peut-être un simple voleur et avait rempli ces bidons avec de l'eau pour cacher le larcin, en définitive il a bien fait, sinon l'étendue de l'incendie aurait été plus importante.

L'oncle de ma mère nous a donné un appartement pour nous loger dans le village de ma mère. Les amis et la famille se sont débrouillés pour nous donner des vêtements et quelques meubles, surtout des lits et des matelas en mousse ainsi que des ustensiles de cuisine. Heureusement que la charité des hommes rend le malheur supportable, je dirais même surmontable. Tout allait bien, il fallait maintenant chercher un moyen pour faire sortir mon père de prison, surtout qu'ils pouvaient le tuer d'un moment à l'autre. Ma mère a essayé partout de trouver un moyen. Elle donnait de l'argent à droite et à gauche. Elle a essayé de faire un échange avec les prisonniers, grâce à un monsieur qui était dans un autre parti. Mais, cela n'a abouti à rien. La solidarité humaine est merveilleuse dans de pareilles circonstances, nous étions portés par les espoirs que l'entourage faisait naître en nous. Lorsque j'écris ces mots, je pense à l'angoisse des familles des deux pilotes français perdus et retrouvés en Bosnie, après des mois de peine, ainsi qu'à toutes les familles qui ont vécu des expériences similaires.

Comme je l'ai dit, tous ces moyens ne menaient à rien, lorsqu'un jour, mon oncle rencontra un monsieur qui venait acheter des poules de sa ferme. Il lui raconta l'histoire de mon père, c'est alors qu'il

reconnu ma mère, qui un jour elle avait aidé sa belle mère chassée de sa famille. Je suis très reconnaissante à cette dame qui a été comme une grand-mère pour nous et nous a beaucoup appris. Curieuse coïncidence, son gendre avait des connaissances à haut niveau et c'est ainsi que mon père fût libéré. Quelques jours après, les Syriens sont entrés partout au Liban, sauf au sud bien sûr.

Nous avons récupéré mon père dans un état lamentable, les côtes cassées. Il avait vieilli de dix ans, alors qu'il n'était resté seulement que trois mois en prison. Il nous a raconté, qu'il avait été frappé par un homme dont le père avait été caché par mon grand-père (paternel), cela s'était passé, il y a bien longtemps, durant les persécutions des Libanais par les Ottomans ; mon grand-père donc avait caché le père de cet homme dans une grotte sur son propre terrain. Le plus triste dans cette histoire est que cet homme a rappelé cette aventure à mon père qui l'ignorait, et tout cela en le frappant comme une brute. Et même, lorsque mon père perdait connaissance sous les coups, il l'arrosait d'eau afin qu'il reprenne ses esprits et continuait à le frapper. Comment, ils (les chefs de la prison) lui ont demandé de se mettre en position indienne, mettre sa tête sur les cailloux sans fléchir les jambes ; étant chauve, mon père saignait du crâne. Ses deux jeunes collègues de prison se sont mis à trembler et à prier. A la suite de cette prière, la nuit, ils ont eu le sentiment de dormir dans un pré verdoyant où régnait la paix. Il nous a aussi raconté qu'un jeune garçon les avait provoqué en les insultant et en insultant le Christ. Les soldats ont demandé à mon père pourquoi il ne réagissait pas pour se défendre. Alors, mon père leur a répondu que ce n'était pas lui qui devait défendre le Christ ni la Vierge, au contraire ce sont eux, Jésus Christ et sa mère qui nous défendent. Du coup, les soldats ont admonesté le jeune garçon et se sont excusés auprès de mon père.

L'argent que ma mère avait donné, avait servi à les mettre dans une autre cellule plus éclairée que celle où ils se trouvaient et où l'humidité coulait le long du mur.

Un de ses compagnons est mort trois ans après sa libération à cause de blessures reçues en prison. Ils l'avaient frappé avec la crosse de leurs fusils dans l'estomac. Ce compagnon avait trois enfants, le plus jeune avait un an lorsque son père est mort.

Je me rappelle que le jour où mon père fût libéré, c'était la fête chez nous. Notre joie sortait du fond du cœur, pleine de larmes. C'était un miracle de voir mon père sortir de la tombe. Nous étions en train de cueillir les olives sur notre terrain, lorsque mon oncle est passé dire à ma mère que mon père avait été libéré et qu'il était chez mes grands-parents. Ma mère, nous le dit à mon frère Elias et à moi. Fadi étant très jeune ainsi qu'Houwaida ne l'ont pas su. Ma mère voulait être sûre avant de les informer. Mais, Fadi n'arrêtait pas de dire : " mon père a coupé cette branche l'année passée, il a bien taillé cet olivier pour qu'on puisse cueillir les olives facilement. S'il était là, j'aurai moins de travail, etc., si bien que nous n'avons pas pu lui cacher la vérité ; il fallait le voir sauter de joie.

La famille étant de nouveau réunie, nous nous sommes installés dans l'appartement que des amis nous ont donné. Mes deux frères et ma sœur furent inscrits à l'école que dirigeait un de mes oncles, quand à moi j'allais au lycée d'Aley, la ville où nous habitons, à côté du village de ma mère. Nous avons fait deux classes en une seule année. Pour moi, c'était la 4ème et le brevet. Le début de l'année s'est bien passé, sauf quelques perturbations au lycée au cours desquelles des élèves ont été battus par d'autres qui voulaient que tout le monde partage leur opinion. Je n'oublierais jamais le spectacle affreux où une centaine de jeunes, battaient un élève avec des bouteilles vides. Beaucoup de ces jeunes battus ont quitté les études, il y en a un parmi eux qui a trouvé la mort suite à une lésion cérébrale causée par les coups qu'il avait reçus. Quant à moi, à cette époque, j'étais la championne de la fuite. Chaque fois que j'entendais quelques rumeurs de manifestations je sautais la clôture du lycée. Je me souviens de la première fois où je me suis enfuie du lycée. C'était lors de la journée de la fête des professeurs : le premier vendredi de Février. Nous avions l'habitude d'organiser pour cette fête, des petits sketches, nous imitions nos professeurs, et après cela nous organisions un pot pour se faire pardonner. Cette année-là, le pot avait été organisé par ma classe pour l'après-midi, à la récréation, j'ai entendu des rumeurs sur des manifestations qui se préparaient pour l'après-midi. En fait, un de nos professeurs avait été enlevé, la semaine précédente, et ses amis du parti, voulaient manifester leur mécontentement. Quant à moi, dès que j'entendis

ces rumeurs, je suis montée en classe prendre mon sac et j'ai pris la fuite. Je me suis approchée de la porte du Lycée. Il y avait des élèves des dernières classes qui étaient là et qui interdisaient de sortir. J'ai attendu la minute propice lorsqu'une foule de personnes voulait entrer au Lycée ; alors, ils ont entrouvert la porte en la tenant fermement. A ce moment, je me mis à pousser quelques personnes qui voulaient entrer, un jeune qui tenait la porte a mis le bras pour m'empêcher de sortir, lestement je me suis baissée et suis passée sous son bras. Ce jour-là, j'avais un grand chapeau, lorsqu'une fois dehors, je l'ai enlevé, les élèves qui tenaient la porte, furent très étonnés que je sois une fille. Ils ont crié : et en plus, c'est une fille ! Ensuite, j'ai attendu d'autres personnes dans un immeuble à côté, afin de pouvoir rentrer chez moi, car il était dangereux de traverser le barrage Syrien seul. Ma copine, une fois sortie m'a raconté que la fête s'était transformée en une bagarre de boites de jus de fruits entre les élèves. Je me rappelle aussi qu'elle m'avait amené des friandises, mais je les ai jetées, tellement j'étais en colère. La pauvre copine, elle s'est vexée, elle ne comprenait pas pourquoi j'avais réagi de la sorte et moi non plus.

J'étais effrayée à l'idée qu'ils puissent m'attaquer, moi qui venais d'une école privée dirigée par des religieuses. Le plus dur, était de s'habituer à ces mouvements de chaos, moi qui étais dans un environnement de discipline. N'oublions pas la peur pour traverser le barrage Syrien, pour le faire, nous nous regroupions, nous les élèves du village et nous tendions l'oreille, sourds à leurs commentaires déplacés. La classe de 3ème était très rapide. Une certaine bande écrivait des expressions et des défis sur les murs de la classe et nous restions dehors le temps de les nettoyer. En tout, nous avons suivi un mois de classe au lieu d'un an !

Mon père trouva un emploi de maçon et petit à petit nous nous sommes rétablis. Quant à ma mère, elle louait des terrains, les

cultivait et vendait la récolte. A part quelques bombardements, nous nous sentions bien. Une nuit, le fils d'un cousin de mon père est arrivé chez nous. Il avait une grande écharpe qui cachait son visage. Il demanda à mon père s'il pouvait le cacher chez nous pour la nuit. En fait, il s'était disputé avec d'autres élèves de son lycée. Les élèves étant dans des partis influant de la région, notre cousin a eu peur des représailles. Ils pouvaient facilement l'enlever ou le frapper à mort. Son père lui avait recommandé de venir se cacher chez nous et de repartir le lendemain à Beyrouth par la forêt. Alors, il fallait le cacher, et surtout sans que notre voisin s'en aperçoive, car il appartenait à un de ces partis influents. Il fallait aussi faire attention à ce que ma sœur Howaida, âgée de cinq ans à l'époque, ne remarque rien pour qu'elle n'en parle pas. Donc, nous avons joué avec elle toute la soirée pour la distraire et nous lui avons menti en lui disant qu'il était reparti tout de suite.

Je ne peux oublier la peur que j'ai eue lors de mon Baccalauréat, première partie. A l'époque, nous devions passer un examen sur toutes les matières. J'étais obligée d'aller à Beyrouth Ouest pour passer mon examen.

Ma mère avait demandé à notre voisin de m'accompagner, puisqu'il était dans un parti de gauche et pouvait facilement se déplacer à Beyrouth Ouest. A l'entrée du Lycée, il y avait un tas d'ordures, nous avons été obligés de le franchir pour entrer. A l'intérieur, c'était le chaos total. Les partis de gauche, qui gouvernaient cette partie de Beyrouth, laissaient les étudiants amener avec eux des livres entiers, cachés sous leur chemise. Il en était de même d'ailleurs à Beyrouth Est, gouverné par les partis de droite.

En classe, assidue, comme j'étais, j'ai commencé à répondre aux épreuves en regardant droit devant moi. Les recommandations que ma mère m'avait faites étaient toujours présentes « ne mentez pas, même si l'on vous ôte la tête, ne volez pas, même si l'on vous

coupe le bras, la tricherie est un mensonge ». Alors pas question de regarder la copie des autres élèves. Pendant l'épreuve de maths, un instituteur est venu vers moi et m'a demandé de lui copier la solution d'un problème sur une copie pour une collègue qui se trouvait dans une autre salle d'examen. J'avais très peur, si je le faisais, il se peut que le surveillant de notre salle le remarque et m'exclut de toutes les épreuves. De plus, la tricherie dans les examens officiels est considérée comme une faute grave ; il y avait aussi, ce que ma mère m'avait appris. Si je ne copiaais pas la solution, il pouvait me frapper à la sortie ou m'enlever, ils étaient les maîtres des lieux. Je tremblais de peur ! Je repris courage et je lui dis de copier la solution lui-même, que je n'avais pas assez de temps pour répondre aux autres questions et lui copier la solution ; il se fâcha et il me traita d'hypocrite et d'orgueilleuse. Le surveillant de notre salle est ensuite intervenu pour me demander ce qui se passait. L'instituteur en question est vite parti, sans rien dire. J'ai fini la journée en tremblant, j'avais peur de le rencontrer à la sortie, Dieu merci, il n'était pas là. Il régnait une atmosphère de tricherie pendant les épreuves. Beaucoup d'élèves copiaient sur les livres qu'ils avaient amenés avec eux ou sur leur voisin. Certains comme moi, s'étaient tracé une ligne de conduite : pas de tricherie. Nous devions réussir en utilisant nos connaissances. A la fin des épreuves, un des surveillants me félicita pour ma conduite en me disant que j'étais une bonne élève, j'en étais fière, malgré ma frayeur due à l'événement occasionné par ce méchant instituteur. Le lendemain, ils annonçaient à la radio que les épreuves avaient été annulées parce qu'il y avait eu beaucoup de tricherie.

Au début de la guerre, dans les maisons à la montagne, les cachettes et les abris étaient des coins dans les débarras, les anciennes étables, le sous-sol des maisons où les souris et les rats avaient pris logement. Ils avaient été aménagés ensuite, au fur et à mesure que



la guerre continuait, afin de devenir des pièces confortables, avec électricité, carrelage, lits mis dans les coins avec des tables rondes où l'on pouvait jouer aux cartes, au monopoly, etc. Des chaises et des fauteuils avaient été installés afin de s'asseoir confortablement, ainsi que, parfois des postes de télévision branchés sur les batteries des voitures. Chaque famille avait son coin à l'abri avec une petite caisse où l'on stockait des boîtes de conserves pour pouvoir manger lorsque les bombardements dureraient plusieurs jours de suite.

A Beyrouth par contre, il y avait un certain nombre d'abris prévus pour les périodes de guerre, et beaucoup de gens s'y abritaient. D'autres préféraient les appartements au rez-de-chaussée pour être près de chez eux. De toute façon, la mort guettait tout le monde, surtout sur le chemin vers les abris, il n'y avait pas de sirène d'alarme, c'était le sifflement des bombes tombant aux alentours qui nous signalait le départ vers les abris.

Quatre ans se sont écoulés et j'ai passé mon bac en 1980. De temps en temps, j'allais à Beyrouth Ouest avec notre voisin pour faire des achats et surtout pour présenter l'examen de première. Il m'a fait découvrir une partie de cette belle région, le fameux rocher de Beyrouth et la promenade à côté. Il était impressionnant ce grand rocher fendu au milieu par les vagues ! De cette partie de Beyrouth, je ne connaissais que ce rocher qui avant la guerre, attirait des milliers de touristes pour la beauté de ses lieux et ses monuments.

Après j'ai été obligée de descendre à Beyrouth pour suivre des études en informatique. La branche informatique à l'université Libanaise était à Beyrouth Ouest, lieu qui nous était interdit. Je me suis contentée de suivre des études techniques afin de passer un BTS (Bac Technique Supérieur). Mon père avait toujours de belles expressions, par exemple, lors de mon départ à Beyrouth pour continuer mes études, il m'avait dit de ne pas m'inquiéter, en l'illustrant d'une de ses expressions : « qui langue a, à Rome va ». C'est ainsi que j'arrivais à trouver mon chemin, il n'existait aucune carte de la ville, les rues avaient changé de topographie avec la guerre. C'est cette expression qui m'a aussi permis de me débrouiller en France et lors de mes déplacements à l'étranger.

Au cours de la première année, pour me loger, je me déplaçais de chez un parent, à un autre parent. L'accès de notre village était très dangereux. Mes parents descendaient me chercher seulement les week-end et lorsque ma mère préparait un plat que j'aimais. Il faut avouer que j'étais gâtée d'avoir des parents qui m'aimaient au point de prendre des risques pour que je puisse goûter aux « délices » que préparait ma mère.

La course aux voitures piégées a commencé cette année-là. Une d'elle m'avait ratée, à quelques minutes près. Ils l'avaient déposée devant une école, la bombe a explosé à l'heure de la sortie des écoliers. Je venais de passer devant cette école et j'étais à une cinquantaine de mètres, lorsque j'ai entendu un grand boum et j'ai senti la force de l'explosion. Je n'ai pas réalisé tout de suite que c'était une bombe qui venait d'exploser, pour moi, c'était un bombardement. Lorsque j'ai entendu les cris et les pleurs des enfants et des familles, j'ai réalisé que ma vie tenait à quelques minutes d'avance : c'est un sentiment étrange, mélange de peur, de joie et de tristesse. Le plus drôle dans l'histoire s'est qu'après, je n'ai plus pris ce chemin pendant un an ; je préférais traverser un cimetière au lieu de passer devant cette école. Au deuxième semestre, mon oncle avait pu revenir avec sa famille dans son appartement qui était sur les lignes chaudes entre les deux Beyrouth, il m'avait donc invité à rester chez lui jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Le 2 juin avait été aussi marqué par une bataille entre les Syriens et la droite. Nous avons passé deux jours chez des voisins dans un appartement du rez-de-chaussée sans pouvoir revenir chez mon oncle pour se ravitailler. Je me souviens aussi, qu'un de mes cousins qui était sur la route, nous raconta qu'il avait vu une voiture pleine d'enfants, retournée sur elle-même. Or, il s'agissait d'un parent de

ces enfants qui amenait son enfant avec ses amis vers un abri ; manque de chance, un obus a explosé sur la route aux abords de la chaussée, le chauffeur a perdu le contrôle de la voiture et ainsi ils se sont retrouvés les pieds en l'air. Mon cousin les avait aidés à sortir de la voiture ; ils se sont ensuite réfugiés dans un immeuble à côté, pour se mettre à l'abri des bombes.

Mon père a réussi à venir me chercher sous les bombes. Avec toujours le courage d'un père qui ne veut pas laisser son enfant en danger. Les études ont été interrompues et je les ai reprises au mois d'août. Les deux années qui suivirent, j'ai loué une chambre dans un foyer d'étudiants et j'ai poursuivi mes études.

Mon frère Elias était devenu ami avec un Syrien qui travaillait dans les champs. Lui, était en terminal en Syrie et il discutait souvent de maths avec Elias. En Syrie, il apprenait les maths en arabe et nous en français. Alors, c'était amusant de rapprocher les symboles mathématiques dans les deux langues. C'est comme si c'était aujourd'hui. Je les revois toujours, passant des après-midi devant notre porte à discuter ; en fait, maman avait mis quelques caisses de bois devant la porte, simulant une terrasse. Ces caisses nous ont été utiles pour passer les belles soirées du printemps et de l'été à la montagne.

Dans la même période, je me souviens qu'un après-midi un cousin de mon père avait soudainement arrêté son camion devant chez nous. Il était accompagné d'une autre personne qui travaillait avec lui. Au même moment, un camion Syrien s'était arrêté derrière eux et les soldats avaient agressé notre cousin et surtout son compagnon. Notre cousin les suppliait de laisser tomber, parce que, son compagnon n'était pas très futé ; il leur a même dit qu'il était le fou du village. Les soldats sont partis en présentant leurs excuses. Alors, notre cousin nous raconta que son compagnon avait vu les soldats manger du raisin dans une vigne ; cela ne lui a pas plu et il

les avait traités de voleurs (en fait, il disait la vérité, ces soldats avaient cueilli beaucoup de raisins dans la région). Les soldats l'avaient entendu et suivi. A l'époque, même si l'on voyait un soldat essayant de voler sa voiture, il ne fallait rien dire, et de plus on devait lui remettre les clés !

Je vous épargne bien sûr, les rafales de bombardement qui tombaient sans prévenir. La course vers les abris où chacun avait aménagé sa place. Même après 15 ans de guerre, nous n'étions toujours pas habitués à ce bruit qui détonne dans la nuit, une bombe tombée à côté, ou une rafale de mitrailleuse au-dessus de nous. Nous nous réveillions toujours en tremblant, et le plus dur était de se diriger vers les abris : remercions ces gens qui nous laissaient quelques minutes de trêve. En fait, les bombardements n'avaient pas lieu d'une façon continue. Nous avions droit à une ou deux journées parfois une semaine de trêve. Heureusement d'ailleurs, sinon nous n'aurions pas pu continuer nos études et nos parents n'auraient pas pu travailler pour nous élever. Même, suite à une nuit troublée, si la journée s'annonçait calme, nous reprenions chacun notre travail. La consigne était de rester sur place s'il y avait des bombardements dans la journée. Evidemment, nous choisissons les abris les plus protégés ; car les bombes et les missiles étaient puissants. Beaucoup de gens avaient trouvé la mort dans les abris ou en y allant. Le plus triste, c'est qu'une bombe dans un abri causait plus de morts qu'ailleurs, vu la concentration de gens dans ces lieux dits protégés. Les bombes n'épargnaient ni les hôpitaux ni les écoles. Qui avait-il derrière cet être humain qui un jour est paisible et construit tout pour l'avenir de ses enfants et le lendemain, devient un monstre et les dévore ?

La vie dans les abris était rude ; souffrant de claustrophobie, il m'était impossible de dormir dans ces lieux fermés et obscurs. Je

restais à côté de la porte entrouverte et je dormais, si l'on veut, assise sur une chaise. Je me souviens d'ailleurs, qu'une fois maman a réussi à me convaincre de dormir sur un matelas un peu loin de la porte. Je me suis réveillée dans la nuit, en pleurant et criant, j'ai voulu enlever tous les matelas et les mettre dehors. Les gens qui étaient avec nous dans l'abri, me regardaient d'un air étrange. Heureusement que maman est intervenue à temps. Après quelques années d'une telle souffrance, j'optais pour mon lit, même s'il était au septième étage ; les bombes m'étaient indifférentes surtout après la mort de mes parents que je raconterais plus tard.

A cette époque-là, nous avons reconstruit notre appartement, détruit par les bombes. Faute de moyens, nous l'avons reconstruit nous-mêmes, pendant les vacances. Je me souviens même qu'une fois, nous nous sommes réveillés à minuit, puisque maman s'était trompée d'heure, elle avait cru qu'il était six heures. Nous avons pris notre petit déjeuner et nous nous sommes habillés et prêts à partir, lorsqu'en ouvrant la porte, maman s'est rendu compte qu'il faisait nuit, elle vérifia l'heure, il était une heure du matin, éclatant de rire, nous sommes retournés nous coucher. N'oublions pas non plus, le jour où mon oncle a passé toute la journée avec sa femme, à installer une fenêtre, à la fin de la journée, ils se sont rendus compte qu'elle était à l'envers. La disposition de la fenêtre était de telle sorte que les volets s'ouvraient à l'intérieur de la pièce et les vitres à l'extérieur. Heureusement, que ma mère passant par là, les a prévenu. J'avais aussi un autre oncle Michel qui était très minutieux. A l'époque, il supervisait le travail et avait toujours mal au dos. Il criait derrière tout le monde. Il avait un tempérament de feu et une mémoire d'éléphant. Il nous récitait des poèmes interminables avec fierté et élégance. Bref, au moment des travaux, son petit fils n'arrêtait pas de l'imiter et de se moquer de lui ; il avait une canne (un bâton bricolé) dans une main et il tenait son dos avec l'autre main, il était partout. Il était aussi très doué en maçonnerie et surtout dans la taille des pierres lorsqu'il était jeune. Il courait alors derrière son petit fils en lui répétant qu'un jour, nous deviendrions

comme lui. Nos deux oncles nous ont bien aidé pour reconstruire notre appartement avant que mon père ne soit libéré.

A la libération de mon père, nous avons continué de reconstruire notre appartement avec lui. Chacun de nous a appris à couler du béton, à construire un mur, à peindre, etc. Heureusement que mon père connaissait le métier. Ses leçons nous ont servi en France, lorsque mon frère a construit sa propre maison. Je n'oublierais pas comment, une fois, suspendus sur une balancelle, pour passer une couche de mortier entre les pierres afin de préserver l'étanchéité, mon père et mon frère ont failli tomber à cause de moi. En effet, je leur faisais descendre un seau de mortier attaché à une corde, par une fenêtre, la corde a glissé entre mes mains, et le seau a heurté une planche de la balancelle, heureusement, qu'ils étaient attachés, ils se sont agrippés aux cordes qui retenaient celle-ci. Et voilà, mon père m'appelant pour me rassurer, et me dire, que tout aller bien et qu'il n'y avait pas eu trop de dégâts.

En 1982, les Israéliens sont arrivés dans la montagne jusqu'à Beyrouth et les Syriens se sont retirés jusqu'à un village voisin, après trois jours de bombardements ininterrompus. Nous avons découvert les effets d'un nouveau style de bombe, les phosphoriques, leur poudre répandue causait des brûlures au frottement, c'était des grappes de petites bombes qui avaient été semées comme des graines dans les champs, et qui, plus tard, causaient des blessures aux paysans travaillant sur leur terre. En effet, la mère de ma tante a été touchée à la mâchoire et au bras par ces petites bombes, un jour, elle s'occupait de ses rosiers devant chez elle, lorsqu'une petite bombe a explosé en pleine figure. Une autre personne a été touchée à la jambe, elle était en train de labourer son terrain. Pour éviter ces mésaventures, nous nous sommes organisés pour ramasser ces dangereuses petites bombes.



Mais, il en restait encore quelquefois dans les coins, ce n'était pas évident de les ramasser sans les faire exploser.

Pendant les trois jours du raid Israélien, mon père a échappé de nouveau à la mort. En effet, il était chez des voisins lorsque les bombardements ont commencé, car il n'avait pas pu nous rejoindre. Durant ce temps, un obus a explosé là où il se trouvait et par miracle, personne n'a été touché. Ils ont pu éviter l'incendie, que l'obus avait causé, et s'enfuir vers une maison voisine. La bombe avait touché aussi les voitures garées devant leur porte et un incendie s'était déclaré. Un de nos voisins a été soufflé par l'explosion et la vitre de la porte d'entrée lui est tombée dessus. Heureusement, il est sorti indemne de l'appartement, et a échappé à la fumée qui avait envahi tout l'appartement. Ils ont mis un grand tapis sur une partie de l'incendie et ont escaladé par dessus les voitures pour aller s'abriter chez un autre voisin. N'oublions pas le choc que les trois enfants de nos voisins ont eu durant cette horrible aventure.

A côté de chez nous, s'étaient installés des jeunes armés. Ils parlaient l'hébreu pour laisser croire qu'ils étaient Israéliens. Mais leur jeu n'a pas duré longtemps. L'un d'eux a eu un problème à la cheville. Ils sont venus voir mon père qui l'amena chez un ostéopathe dans le village, l'accès à l'hôpital était très difficile. Le plus dur aussi était de les voir devant chez nous, en pleur, un des leurs était mort avec d'autres ainsi que le fils d'un cousin de mon père (celui-là même que nous avions caché chez nous, quelques années auparavant, ayant eu des problèmes avec ses camarades du Lycée). En fait, quelqu'un avait jeté une bombe sur leur voiture au moment où ils passaient dans un village voisin. Il y avait eu trois morts et deux blessés. A ce moment-là, nous avons découvert que ces jeunes armés, étaient nos enfants embarqués dans une guerre qui

n'était pas la leur. Ils sont du bois à brûler, comme le disait mon frère. Les parents de ces jeunes ont veillé des nuits pour que leurs enfants aient une vie agréable et voilà que la guerre les fauchait si facilement maintenant.

Un mois plus tard, nous avons déménagé dans notre appartement et nous avons passé un été relativement tranquille. A la fin de cet été-là, des troubles commençaient dans la montagne. Il n'y avait plus de travail pour mon père et les écoles étaient fermées. C'était ma dernière année d'école à Beyrouth. Mes deux frères ont été inscrits, l'un dans un lycée pas très loin de chez mon oncle à Beyrouth et l'autre dans une école technique également à Beyrouth.

Mon père retrouva du travail à Beyrouth et il resta chez mon oncle avec mon frère en attendant de trouver un logement. A l'époque, il était extrêmement difficile de trouver, même un pigeonier, tellement il était cher de louer un appartement. Mon père pu avoir une chambre au rez-de-chaussée d'un immeuble, mais, il n'a pas pu la garder. Pour accepter l'installation de mon père dans cette chambre, un certain nombre d'hommes armés voulait que mon père donne de l'argent. Lucide, comme d'habitude, celui-ci laissa tomber ce projet afin d'éviter les problèmes. Il s'agissait d'une bande qui contrôlait le secteur et imposait sa loi. Mon frère Fadi, avait abandonné l'école technique pour rejoindre les forces libanaises dans notre village. Il voulait faire comme ses copains. C'était un combat vain de le convaincre de rester à l'école. Tout son entourage l'invitait à porter les armes. Nous étions seuls dans ce combat. Ah, s'il avait su ce qui l'attendait après cette expérience, il voulait essayer avec ses amis. Les jeunes parfois, ont la tête trop dure et se moquent du danger. Celui qui a inventé l'expression : « si jeunesse savait et vieillesse pouvait » n'a pas eu tort. Mon père essaya par

tous les moyens de le dissuader, lui proposant un bel avenir, lui achetant les objets qu'il aimait, afin de le convaincre de ne pas s'engager dans cet « enfer », mais ce fût en vain.

J'ai demandé aux religieuses chez qui je logeais si ma sœur pouvait être acceptée à l'école et si elle pouvait rester avec moi dans la chambre que je louais. Heureusement qu'il y avait des âmes charitables et des amis toujours prêts à nous tendre la main. La religieuse responsable accueillit ma sœur à bras ouverts, elle lui offrit les livres d'école, le costume, et elle n'accepta pas le moindre argent, que ce soit pour la scolarité ou pour le logement. Elle m'avait même donné un matelas pour ma sœur et m'avait demandé de veiller sur elle, puisqu'elle allait être loin de sa maman et dans un environnement de jeunes filles adultes, toutes choses qui pouvaient perturber la croissance d'un enfant de dix ans.

Lorsqu'il y avait des bombardements, nous nous réveillions en tremblant, nous ne pouvions nous habituer aux bombardements. Nous prenions vite nos matelas de mousse, les oreillers et quelques couvertures, et nous descendions les escaliers en courant pour s'installer dans la cuisine qui était au sous-sol. Nous passions le reste de nos nuits ensemble (ma sœur, une amie et moi), sur un matelas et un sac de couchage. Je n'oublie pas comment nous avons couru une fois de l'église vers le foyer pour s'abriter. C'était pendant les fêtes de Pâques. Il faut dire que nous étions toujours gâtés par les bombardements pendant les fêtes. A cette époque, une de mes tantes voulait s'installer à Beyrouth pour fuir les troubles de la montagne et pour que ses enfants puissent aller à l'école. Les écoles étaient fermées à la montagne là où il y avait des troubles. Nous avons tourné elle et moi, des jours entiers pour trouver une chambre. Nos efforts étaient vains. Son cas était similaire à celui

d'autres familles voulant que leurs enfants continuent normalement leurs études.

Nous essayions avec mon père d'aller voir ma mère, (qui était restée dans la montagne) à peu près un week-end par mois, quand nous arrivions à passer tous les barrages et si l'humeur des partis en conflit dans la montagne était bonne. Je n'oublierais jamais la fois où des gens armés s'approchèrent de nous pour nous prendre, mon père avec un geste amical pu démarrer la voiture et passer entre les deux chars qui barraient la route. Après cela, tout au long de la route, nous nous attendions à de mauvaises surprises à chaque tournant. Ma tante était avec nous ce jour-là. Or, sa fille, qui était à Beyrouth, et écoutait les mauvaises nouvelles venant de la montagne, en avait conclu que nous avions été enlevés. Elle communiqua nos noms à la radio comme disparus sur la route. Et voilà, mon oncle, venant du village d'à côté, frappant à minuit à notre porte pour annoncer à ma mère que nous étions enlevés, alors que nous étions dans nos lits. Il faut dire que n'ayant pas le moyen de communiquer entre eux, les gens se lançaient parfois, dans des suppositions rocambolesques et même nuisibles.

Entre temps, mon père nous promenait un peu à Beyrouth, au bord de la mer ou dans les montagnes voisines. Je me souviens comment une fois, il nous a confectionné des cannes à pêche avec des roseaux et du fil de maçon, et a seulement acheté des hameçons. C'était simplement, pour faire découvrir à ma sœur Houwaida la joie de jouer avec une canne à pêche, au bord de la mer. Durant sa vie, ce sont les seuls moments dont ma sœur a pu profiter pour visiter un peu le Liban.

A l'approche de Pâques, mon frère Elias et mon cousin voulaient fêter Pâques avec ma mère. Ils avaient décidé de prendre la route le

jeudi saint, un jour où la route vers la montagne était complètement barrée à cause des troubles. Mon cousin avait pris avec lui une grenade en la cachant dans la manche d'une vieille chemise et mise dans le coffre de la voiture. En passant par le barrage Israélien, il avait pris la chemise par la manche là où il y avait la grenade pour leur montrer qu'il n'y avait rien de suspect dans le coffre. Comme ça ils ont pu continuer jusqu'à un croisement de route dangereux durant la guerre, des hommes armés s'approchèrent et tirèrent sur eux, mon cousin fut touché à la jambe, il cria pour que mon frère jette la grenade qu'il avait récupérée dans le coffre, après le passage du barrage Israélien. Mon frère nous raconta après, combien il hésita à jeter la grenade et combien c'était difficile de tuer des gens face à face. Mais l'auto défense prend le dessus et l'on passe à l'acte la plupart du temps inconsciemment. Mon frère, après avoir jeté la grenade et après une longue hésitation, fût aussi touché par une balle qui frôla sa tête, il perdit connaissance. La grenade leur avait sauvé la vie. Ils rebroussèrent chemin et de retour au barrage, les Israéliens les amenèrent à l'hôpital. Nous avons appris ensuite que le chauffeur de la voiture qui les suivait a été découpé en morceaux et déposé dans une poubelle. Le choc pour nous était de voir s'ils allaient vraiment bien alors que nous ne savions rien de leur projet, c'était un coup de tête, fêter Pâques avec maman pour ne pas la laisser seule pendant cette fête très importante dans notre culture.

Je les comprenais très bien, j'avais déjà passé les fêtes de Noël avec ma sœur et une amie loin de nos familles. Cela avait été une triste fête, nous avons pleuré toute la nuit, bien que les religieuses qui nous logeaient, nous avaient donné un gâteau pour ne pas être dépayssées. Le lendemain, j'ai appris la mort de mon oncle. Il avait eu une crise cardiaque. Mon père ainsi que mes cousins (les fils du défunt) n'ont pas pu aller à son enterrement. Il n'y avait que ma mère, ma tante (sa femme) et quelques voisins.

Une fois, je suis passée à Beyrouth ouest pour aller à l'ambassade des Etats Unis chercher des adresses d'universités vu que mon frère Elias, voulait faire des études en aéronautique. J'ai pris le bus et j'ai demandé au chauffeur de m'indiquer où je devais descendre et comment y accéder. Un monsieur m'entendit et me dit que sa famille et lui-même allait à l'ambassade pour obtenir un visa, qu'il connaissait le chemin. J'étais contente, mais manque de chance ce jour-là, il pleuvait, enfin, nous sommes arrivés à l'ambassade après avoir essayé plusieurs chemins ; en fait, le monsieur avait oublié le chemin. J'ai pu me renseigner et noter plusieurs adresses d'universités aux Etats Unis dans la bibliothèque de l'ambassade.

A midi et demi, je suis sortie pour revoir le monsieur et repartir avec lui rejoindre l'arrêt du bus, vu que je ne connaissais pas le chemin du retour, mais le monsieur n'était plus là. J'ai prié la Vierge de m'indiquer le chemin, il faut souligner que c'était dangereux de demander des précisions aux gens de là-bas, par mon accent de la montagne il leur était facile de s'apercevoir que j'appartenais à la communauté chrétienne. La Vierge était à mes côtés ce jour-là et ainsi elle me guida vers un chemin plus court que celui emprunté à l'aller, j'ai pris des escaliers et n'ai pas hésité à bifurquer ; j'étais guidée, et vous allez comprendre pourquoi. Arrivée à l'arrêt du bus, j'ai retrouvé le même monsieur avec sa famille ; ils étaient en taxi et m'ont proposé de me prendre avec eux. Le fait de prendre un taxi était dangereux, sauf si l'on était sûr qu'il soit de Beyrouth Est. Alors reconnaissant le monsieur, j'ai accepté et en arrivant à la frontière entre les deux Beyrouth, nous avons entendu un grand boum. A mon retour au foyer où je logeais, je trouvais tout le monde en pleur et ma sœur en larmes. En fait, l'explosion que j'avais entendu sur le retour avait eu lieu à l'ambassade des Etats Unis et avait fait beaucoup de morts (environ deux cents personnes). Ma mère, n'a pas dormi de la nuit en écoutant les noms

des tués à la radio et faute de communication, je n'ai pu la rejoindre pour lui dire que j'étais en vie. Elle l'apprit deux jours plus tard par mon oncle qui était allé à la montagne. Je suis retournée une seconde fois à l'ambassade et j'ai eu la chaire de poule en voyant le bâtiment coupé comme une tranche de fromage, là où peu de temps avant, j'étais dans la bibliothèque. Le plus impressionnant était de me voir vivante, alors que j'étais là un quart d'heure avant l'explosion et de plus en quittant les lieux ce jour-là, j'y étais retournée pour récupérer mon parapluie oublié à côté de ma chaise. Comme si le temps jouait avec nous au loto. Il fallait attendre que notre boule soit tirée pour décider de partir avec les autres ou de rester dans la grande roue de la vie ou plutôt la survie.

Un après midi, mon père est venu me voir au foyer, tout pâle. Il me raconta qu'il était tombé au travail ; il était sur le toit en train de travailler et demanda à un collègue indien de tenir une barre de fer fermement en insistant sur « fermement » ; puis il se pencha pour travailler sur la façade, lorsqu'une pierre se détacha sous sa main et il tomba. Heureusement qu'il aperçu la barre de fer, il s'y cramponna, cela lui permit de se balancer et de sauter sur le balcon du dessous. Il atterrit entre des pics de fer. Son collègue eu la peau du bras déchirée en maintenant la barre, mon père eu un peu mal à l'épaule mais il eu un choc terrible, il vit sa mort toute proche. Il me dit, heureusement que les indiens sont solides, sinon, je serais mort. Son calvaire n'était pas terminé, il fallait qu'il vive des tortures jusqu'au dernier moment.



L'année scolaire terminée, nous devions rentrer à la maison dans la montagne. Mon frère Elias s'est mis dans le coffre d'une voiture avec une autre jeune personne, puisqu'à l'époque, les Israéliens empêchaient les jeunes garçons de monter chez eux. Avec ma sœur, nous avons pris la route avec un parent dans son camion et nous sommes arrivées chez nous. Il faut dire que c'était une angoisse de prendre la route qui nous amenait chez nous. Nous avons passé l'été avec ma mère, au milieu des bombardements et dans une atmosphère morose, car, nous apprenions tous les jours une mauvaise nouvelle. Je me souviens que ma mère nous racontait comment une fois pendant l'hiver elle avait eu la peur de sa vie, elle qui n'a jamais été effrayée par les bombes. C'était pendant la nuit : des soldats commencèrent à tirer en l'air près de chez nous. Elle était seule, elle s'était mise par terre et tremblait comme une feuille en attendant le moment où les soldats entreraient pour la tuer. Elle avait appris le lendemain que c'était des soldats des forces Libanaises qui s'étaient trompés de rue.

Je me souviens aussi qu'une fois, nous étions allongées l'après-midi, nous avons entendu une forte détonation, et nous avons ressenti une pression, les vitres avaient éclaté. Nous ne savions comment réagir, nous courions dans tous les sens sans réaliser ce qui s'était passé. En fait, c'était chez les voisins; un missile les avait touché, leur fils a été tué et la maman blessée.

Mon frère Fadi travaillait sur un canon, avec les forces Libanaises. Il nous racontait que parfois, le canon devenait tout rouge, tant il chauffait, aussi les obus tirés dans ces conditions tombaient dans notre village au lieu d'atteindre leur cible. Pour éviter cela, au lieu d'arrêter de tirer (bien sûr, les ordres de tirer sont formels) ; avec ses amis, ils plongeaient une couverture dans l'eau et couvraient le canon afin de le refroidir. Une guerre faite avec de petites astuces. Nous voyons là, que pour les grands, il s'agissait d'un jeu. C'était le cas des jeunes armés de tous les clans qui étaient en guerre. Le comble du manque d'entraînement de ces jeunes. Une fois, un obus est tombé à côté de la Jeep où mon frère était avec ses amis, la Jeep s'est renversée, ils l'ont remise en route. L'obus n'a pas explosé, alors ils l'ont attaché derrière la Jeep et ils l'ont traîné jusqu'à la caserne. Mon frère criait en route, cinq livres pour Saint Elie, si nous arrivons vivants à la caserne. Il pleuvait des bombes sur leur chemin. Alors, un de ses amis, lui dit : « donne moi les 5 livres, car c'est moi qui te conduis à la caserne », en effet, l'ami en question conduisait la Jeep.

Je me souviens aussi qu'une fois j'ai rencontré à Beyrouth, un ami que nous connaissions de la montagne. C'était un citadin qui passait les vacances dans notre village avec sa femme et la nièce de sa femme (car ils n'avaient pas d'enfant). A l'époque, il avait un grand salon de coiffure dans un centre commercial de Beyrouth (un des plus connus). Pendant la guerre, le centre de Beyrouth a été détruit complètement. Ce centre commercial était situé sur la ligne qui séparait les deux Beyrouth et s'appelait d'ores et déjà la ligne verte, puisque c'était uniquement l'herbe qui était « autorisée » à y pousser. Bien sûr, comme d'autres commerçants, cet ami a perdu son salon et travaillait dans un autre salon de coiffure. Il m'a invité chez lui ; sa femme était morte, il vivait avec sa nièce dans une chambre obscure et humide. Cela me faisait mal au cœur de voir

l'état de cet homme qui avant vivait très confortablement. Auparavant, il avait deux appartements et un salon de coiffure, alors qu'il ne lui restait rien, seulement une chambre que des âmes charitables lui avaient prêtée.

J'avais envoyé ma candidature à l'I.N.S.A de Lyon pour continuer mes études après le BTS. Suite à cela, un jour, la dernière semaine d'Août 1983, mon oncle arriva avec un télégramme dicté par son fils à Beyrouth. Il faut noter que les liaisons téléphoniques n'existaient plus entre Beyrouth et la montagne, aussi nous communiquions par télégramme, entre autre. Mon cousin lui avait dicté la phrase suivante : Mademoiselle Nada, votre candidature n'est pas sur la liste d'admission mais sur la liste d'attente. Sachant que je devais passer encore un examen puisque mon nom était sur la liste d'attente, j'avais demandé comment faire pour redescendre à Beyrouth. Mon cousin avait du travail urgent à faire et mon oncle devait descendre pour se faire opérer d'une hernie. Nous avons donc demandé aux Israéliens la permission de partir pour Beyrouth. Aussi, ils décidèrent de nous escorter, car il y avait beaucoup de troubles et l'ambiance était chaude. Nous étions deux voitures escortées par deux chars, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière. Nous sommes partis dans la nuit. J'avais amené avec moi, seulement une robe, une veste en laine et mes cours. Avant de partir, ma sœur me demanda si elle pouvait venir avec moi, comme si elle pressentait ce qui allait se passer. Connaissant le danger de la route, je refusais de l'amener. Si les adultes pressentaient les choses comme les enfants, nous aurions pu éviter beaucoup de malheurs. Mais, c'est la vie, nous ne pouvions pas prévenir l'avenir.

Sur la route, il y avait des bombardements, on ne voyait rien. Le char de devant dégageait une poussière terrible et nous avions peur d'être écrasé par celui qui nous suivait. Nous tendions les mains au travers des vitres pour toucher les parois mises sur les côtés de la route pour ne pas rentrer dedans. Nous sommes arrivés à un point de relais sur les hauteurs de Beyrouth où le danger n'existait plus. Nous étions obligés d'attendre de 4 heures du matin jusqu'à 10 heures que les bombardements cessent pour aller chez mon oncle. En regardant la lettre que j'avais reçue de l'I.N.S.A de Lyon, je découvris que mon cousin avait fait une erreur dans la phrase (ou plutôt une erreur sur un mot) ce fût mon salut, et vous allez comprendre pourquoi. En fait, la réponse était : Mademoiselle Nada, votre candidature n'est pas sur la liste d'admission ni sur la liste d'attente.

Je ne pouvais plus revenir dans notre village, les Israéliens devaient partir de la montagne et en principe l'armée Libanaise les remplacer, je le savais par les multiples échos des réunions que les deux parties avaient menées pour planifier le retrait de l'armée Israélienne de Beyrouth et de la montagne.

Le cauchemar des villages de la montagne commença. Dans les abris, nous écoutions les informations : à savoir comment l'armée Libanaise se préparait pour remplacer les Israéliens, mais en même temps, nous étions bombardés par les Syriens, et nous ne comprenions pas pourquoi la Syrie était entrée en jeu.

Le 3 septembre, nous avons entendu à la radio que les forces Libanaises ont bien planifié leur retrait de la montagne ; les Syriens ont remplacé les Israéliens et la population a bien été prévenue et escortée vers le village (Deir el Kamar). Ce n'était que des « on-dit », il ne fallait pas s'y fier. Mon père était en visite chez une de mes cousines et voilà que mon cousin lui raconte qu'il avait rencontré quelqu'un de la montagne, et que ma mère, ma sœur Houwaida ainsi que mon frère Elias avaient été tués. Mon père qui

venait de chez mon oncle lui dit, que tout le monde, en fait, avait bien été escorté vers Deir el Kamar et que tout allait bien ; il ne savait plus qui disait la vérité dans toutes ces « versions » qui changeaient d'une minute à l'autre.

Le dimanche 9 Septembre, j'étais chez un de mes oncles, je préparais à manger, quand mon oncle m'appela au balcon pour me demander de vite descendre. Mon frère Elias (celui qui était avec ma mère et ma sœur) avait été amené par l'armée Libanaise à l'hôpital. Tout s'est alors mélangé dans ma tête : que s'était il vraiment passé ?

En arrivant à l'hôpital, j'ai vu mon frère sortant d'une anesthésie. Il disait, ils l'ont tué, ils l'ont tué. Je me suis effondrée en pleurant et tout à coup, une dame qui avait un transistor me dit d'écouter. En fait, la radio annonçait la disparition de ma mère et ma sœur. Voyant mon père et moi respirer profondément en écoutant cette nouvelle, mon frère n'a rien dit.

Par la suite, il a sauté sur une mine et l'armée Libanaise l'a transporté à l'hôpital ; tout son dos était plein de petits éclats ; d'autres éclats s'étaient logés dans ses poumons. Il en garde encore maintenant quelques traces, dans les poumons et dans le bas de son pied. Il est resté 15 jours à l'hôpital. Mon père dormait par terre près de lui posant sa tête sur le rebord du banc de pierre contre le mur sous la fenêtre. Il n'en revenait pas d'avoir récupéré mon frère.

C'était très difficile d'aller à l'hôpital. Les Syriens bombardaient la région et l'armée Libanaise essayait de se défendre. Nous avons eu droit à des spectacles de prouesses des pilotes de l'armée Libanaise qui avec des avions (je crois que nous n'en avions pas plus de sept) datant de la deuxième guerre mondiale, essayait de se défendre. Je n'oublie pas qu'une infirmière nous a demandé d'apporter des vêtements à mon frère. Nous ne les avions plus. Les vêtements qu'il

portait avaient été coupés lorsqu'il est arrivé à l'hôpital et les magasins étaient fermés. Ma tante avec mon père ont réussi à lui trouver un pyjama.

A côté de lui, il y avait deux jeunes blessés, qui étaient dans les forces Libanaises ; l'un deux était celui qui avait mis la mine sur laquelle mon frère avait sauté, elle avait été posée à la frontière pour se défendre contre les Syriens.

Au retour de chez mon oncle, mon frère Elias nous a raconté la belle histoire du retrait tactique dont les infos ne cessaient de parler. En fait, l'armée Libanaise était retenue à Beyrouth et les Syriens ont alors envahi la montagne. Les frontières sont tombées dans les mains des Syriens et de leurs amis. Beaucoup de personnes habitant dans les villages sur les frontières ont été assassinées par, j'insiste, des Libanais. Etant situé sur une frontière très sensible notre village fut parmi les premiers à être envahi. Les soldats à l'intérieur du village ont pu s'échapper en emmenant avec eux tous ceux qu'ils ont rencontrés sur leur chemin. Ceux qui étaient sur les frontières ont été tués ainsi que plusieurs personnes qui étaient dans les abris. Nous avons entendu beaucoup d'histoires de rescapés qui ont échappé au massacre en se cachant : c'est le cas d'une dame qui s'était caché avec son fils dans un réservoir d'eau, elle a vu des hommes tuer son mari paralysé dans un fauteuil roulant. D'autres sont tombés sur des gens qui les ont reconnus : les Palestiniens ont aussi sauvé un certain nombre de femmes et de personnes âgées. Malheureusement, tout le monde n'a pas eu autant de chance. Je n'oublierai jamais l'histoire qu'un enfant racontait : des gens ont tué ses compagnons, des enfants comme lui, avec les ciseaux que l'on utilise pour couper la laine des moutons et ils lui ont dit de raconter cela à Beyrouth ! C'est ainsi qu'il a eu la vie sauve. Quand à notre famille, ma mère, ma sœur et mon frère Elias sont allés chez des voisins où d'autres voisins s'étaient regroupés pour fuir les

bombardements qui secouaient notre village. Mon second frère Fadi était très loin avec les forces Libanaises.

Le lendemain du jour où notre village est tombé (le lundi 3 septembre) dans les mains des Syriens, des soldats armés sont venus chez notre voisin où tout le monde était regroupé. Ils ont frappé à la porte en leur disant qu'ils étaient des Druzes et qu'il ne fallait pas les craindre. Des Druzes ? tout le monde était étonné. Tout à l'heure à la radio, aux infos, ils avaient annoncé que le village résistait toujours ! Ma mère a eu le réflexe de cacher mon frère dans une salle de bain obscure et difficilement accessible. Notre voisin, un homme âgé et connaissant beaucoup de monde dans les villages du voisinage ; d'où les hommes armés étaient issus ; a demandé de les amener chez un monsieur qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Mais les hommes armés ont raconté n'importe quoi pour le faire patienter et ne les ont amenés nulle part. Ils leur ont apporté du pain. Le jeudi, un certain nombre de journalistes occidentaux, venus avec les hommes armés, ont posé quelques questions à notre voisin et ont pris des photos pour montrer les hommes armés laissant les villageois en vie. Le lendemain, les hommes armés ont ramené tout le monde avec ma mère et ma sœur (mon frère étant toujours caché) dans la maison d'à côté et ils les ont tous tués en tirant dessus. Mon frère Elias a seulement entendu la voix de ma sœur criant « maman ». Parmi les tués, notre voisin un homme de 80 ans, sa femme et sa fille dans la quarantaine, son frère sa femme, son fils dans la trentaine et sa belle sœur. Ma mère dans la quarantaine et ma sœur âgée de 10 ans.

Après la tuerie, les hommes armés ont parcouru les deux maisons en tirant partout pour voler. Mon frère Elias ferma les yeux en priant et en attendant son heure. Quelqu'un a ouvert la porte de la salle de bain. Il l'a regardé, c'était son ami du lycée. Mais lui avait



une arme à la main. Voulant l'épargner, il avait dit aux autres qu'il n'y avait personne et avait refermé la porte de la salle de bain. La nuit tombée, après que les hommes soient partis, mon frère est sorti de sa cachette et a pris la fuite vers Beyrouth. Heureusement qu'il connaissait la région sur le bout des doigts car il aidait mon oncle, qui passionné de topographie, travaillait beaucoup.

Il a d'abord rejoint le village de ma mère pour voir mes oncles, mais il n'y avait personne, et pas même une grappe de raisins à manger dans la vigne de mon grand-père. Il marchait la nuit et dormait le jour. Il y avait toujours des bombardements. Il nous a raconté, qu'une fois, il s'était caché dans un buisson puis, comme si son instinct lui disait de sortir de là, il a fait une dizaine de mètres, et une bombe est tombée juste là où il s'était caché. Le deuxième jour, ne trouvant rien à manger il a bu l'eau d'un fleuve très sale. Ensuite, il a continué son chemin vers Beyrouth. Au levé du soleil, il s'est endormi dans un arbre et il a été réveillé par un bruit de cloche ; deux bergers armés passaient avec leur troupeau en-dessous de lui. Heureusement qu'ils n'avaient pas de chien, sinon ceux-ci l'auraient flairé. Le troisième jour il est allé dans un village proche de la frontière et il est passé à côté d'un temple où il y avait des gens qui priaient. A quelques mètres de là, il a hésité entre deux chemins puis il en prit un. Des gens armés l'ont vu ; ils criaient de l'un à l'autre : tue le, tue le. Mon frère effrayé couru mais il trébucha sur un fil relié à un missile bricolé comme une mine : l'explosion le projeta à quelques mètres et il perdit connaissance pendant un moment après quoi, il se réveilla. Un flot de sang giclait de son coude où était collé une partie du missile. Il la retira et le sang s'arrêta de couler. Il marcha (heureusement qu'il n'avait pas eu la jambe cassée) vers la frontière avec l'armée Libanaise qui à sa vue s'était mise en garde. Mon frère cria « je suis blessé, aidez-moi ». Ils l'ont vite mis sur un brancard, et lui ont donné les premiers soins.

Un des soldats lui demanda comment il avait été blessé. Il leur raconta qu'il avait sauté sur une mine. Le soldat se souvenait qu'il avait entendu une explosion, il y avait à peu près une heure de ça. On en a conclu qu'il est resté inconscient tout ce temps là.

Mon plus jeune frère, Fadi, est parti avec les forces Libanaises et les autres villageois à " Deir el Kamar " où ils sont restés encerclés à peu près trois mois. Cinq cent trente-deux morts dans notre village, tous des civils assassinés. Leur faute était qu'ils se trouvaient au mauvais endroit (dans leur village). Comme si les assassinats des juifs pendant la deuxième guerre mondiale ne nous avaient rien appris sur les droits de l'homme. De quel droit, se permet-on de tuer des civils (enfants, femmes, pères de familles et personnes âgées) est-ce parce qu'ils appartenaient à telle ou telle communauté. Ces horribles et barbares actes, nous les avons vu aussi se répéter en Bosnie. Quelle honte pour l'humanité de permettre de pareilles boucheries !

Mon père travaillait à l'époque à Ioun El Siman à deux mille trois cent mètres d'altitude environ, il logeait dans une chambre en attendant de trouver autre chose. Les matins, il faisait trop froid pour qu'un maçon comme mon père aille travailler. Alors, il mettait du lait concentré et un peu du Cognac dans son thé pour se « réchauffer les os » (comme il disait). Les nuits, il n'arrivait pas à dormir, il était inquiet sur le sort de ma mère et ma sœur. Il me racontait qu'il faisait des cauchemars terribles et il sursautait comme un fou, parfois ses yeux se fermaient de fatigue. Nous l'avons rejoint un mois plus tard, lorsque mon frère Elias fut rétabli. Je remercie ma tante et mon oncle de s'être occupés de lui comme de leur propre fils.

Elias devait réviser pour passer de nouveau son Bac. Il devait acheter les livres nécessaires vu que les siens étaient restés dans

notre village. A l'approche du Bac, il est allé chercher son numéro d'examen ; sa surprise fût grande, il avait réussi son Bac dès la première session, mais on avait oublié de mettre son numéro dans la liste des reçus. Drôle d'histoire, il a même eu de bonnes notes, en tout cas, il était content de ne pas repasser les examens.

Les villageois encerclés à Deir el Kamar n'avaient rien à manger. L'automne arrivait très vite. Ils n'avaient rien pour se protéger contre le froid. Ils nous ont raconté que les trois premiers jours, des gens leur avaient donné à manger des miettes de pains trempés dans de l'eau et seulement aux enfants. Les adultes se contentaient de boire de l'eau. Après cela, la Croix Rouge, digne de tout respect, je les appelle les combattants de l'humanité, a apporté à plusieurs reprises du sucre, du riz et de la farine à ces villageois, leurs parents et leurs proches, comme nous, préparions des cartons où nous mettions des vêtements chauds.

Un de ces villageois, avait la double nationalité (Américaine et Libanaise). Il fut escorté du village vers Beyrouth, par hélicoptère commandé, par les Américains. Il nous a raconté, que le commandant de bord, lui refusa d'amener ses enfants avec lui ; il avait reçu l'ordre d'escorter un ressortissant américain c'est tout. La peur existait toujours, les gens armés (ceux avec qui les Syriens avaient chassé tous ces villages encerclés) auraient pu entrer au village et tuer tout le monde. D'ailleurs, tous les jours, une ou deux personnes étaient tuées par des tirs venant de ces gens-là. D'autres, s'enfuyaient la nuit, pour descendre à Beyrouth, sautaient sur des mines ou étaient pris dans des embuscades et tués. Trois mois s'écoulèrent et voilà que les hommes armés avec les Syriens autorisèrent le passage des bus escortés par la Croix Rouge pour faire descendre les villageois à Beyrouth. Enfin, nous avons pu

respirer et penser que nous allions retrouver mon frère Fadi et nos proches, oncles, tantes et amis. En même temps, nous avons commencé les recherches pour retrouver ma mère et ma sœur ainsi que nos voisins. L'attente d'une nouvelle même mauvaise était merveilleuse. Chaque fois, que nous entendions circuler une rumeur, nous essayions par tous les moyens de découvrir la vérité. Je n'oublierais jamais comment je suis allée à Beyrouth Ouest, pour chercher une famille dont je ne connaissais pas l'adresse exacte, seulement le lieu-dit, où elle habitait ; parce qu'ils pouvaient monter à la montagne et se renseigner sur ma mère et ma sœur. Mes recherches furent vaines, j'ai passé tout l'après-midi à scruter les rues de ce lieu dit et demandant dans les magasins s'ils connaissaient la personne que je cherchais. Je suis allée aussi voir une autre personne qui travaillait à la mairie de Beyrouth et qui habitait à côté de chez nous au village. Manque de chance, elle venait de partir pour prendre ses congés.

Deux mois se sont écoulés durant ces pénibles recherches, et voilà que le fils d'un de nos voisins (qui étaient avec ma mère et ma sœur), reçu les photos de la tuerie dont mon frère nous avait parlé. Ils avaient tous été tués. Cet homme ne nous a pas montré les photos. Ma mère étant défigurée. Nous avons retrouvé ces photos un an après. Un journaliste a contacté mon frère, car il avait écrit un livre sur les événements. Ce livre, intitulé « La montagne, une vérité qui n'a pas pitié » a été interdit à la vente. Dans ce livre, il témoignait de la barbarie et des souffrances des habitants. Ce journaliste est donc allé dans la montagne où son frère avait été blessé et d'ailleurs celui-ci est mort dans ses bras, dans une église. Dommage que ce livre fût interdit juste après sa parution et retiré de la vente.

Mon frère Fadi et ceux qui sont revenus de Deir el Kamar, nous ont raconté comment quatre-vingt quatre villages avaient été vidés de leurs habitants en trois jours. Mon frère était avec les forces Libanaises dans un village loin du nôtre. Il eu l'ordre de se retirer à Deil el Kamar. Avec ses collègues, il avait brûlé les armes lourdes qu'ils avaient et se sont retirés le dernier jour. Les habitants de ces villages frontaliers ont été les plus touchés. Dans un village à côté du nôtre, tous les habitants ont été tués dans la nuit. Dans le village de ma mère, un peu en retrait, comme dans les autres villages, des soldats avaient dit aux habitants de partir en vitesse dans les villages voisins, en principe pour quelques jours seulement. Ils n'avaient pas eu le temps de faire leurs valises ni de se changer. Beaucoup avaient laissé leur argent (vu que tout était coupé, ils avaient retiré de grosses sommes d'argent quelquefois même tout leur argent des banques au début des troubles de manière à pouvoir acheter de quoi manger). Beaucoup n'avait pas eu le temps de prévenir leurs pères ou leurs enfants. Mon grand-père était parmi ceux qui n'avaient pas été prévenus ? Il fut assassiné comme ceux qui sont restés. Drôle de vie, mon grand-père a survécu aux deux guerres mondiales, dont la première l'a privé de ses parents et il a été assassiné pendant la guerre du Liban ! On nous a raconté qu'une mère avait déposé un de ses enfants sur le capot d'une voiture pour aller chercher le second, la voiture est partie avec le premier enfant ! Une voisine m'a raconté qu'elle s'était cachée avec ses enfants dans une citerne où il y avait un peu d'eau, et à chaque virage elle roulait avec ses enfants dans l'eau. Beaucoup de voitures aussi

avaient été abandonnées sur la route parce que le moteur chauffait. Les gens ont continué à pied ou plutôt en courant, une cousine de ma mère, ne pouvant plus courir s'est assise par terre en demandant à ses sœurs et frères de la laisser mourir et de continuer sans s'occuper d'elle. Heureusement, elle a été sauvée par un soldat qui la porta sur son dos. N'oublions pas que toute cette pagaille se déroulait sous les bombes et les missiles qui pleuvaient dans la région pour empêcher les gens de s'enfuir. Beaucoup de gens avaient été blessés et tués. C'était terrible, personne ne savait s'il arriverait sain et sauf ou s'il allait être tué. Mais où était l'arrivée ? Ils n'en savaient rien, on leur disait chaque fois qu'ils atteignaient un village, qu'il fallait courir vers le suivant jusqu'à ce que tout le monde soit arrivé à Deir el Kamar. Comme si cela était écrit qu'ils devaient être encerclés à Deir el Kamar pourquoi pas un autre village ? On se le demande.

Une fois, arrivée là-bas, il fallait se loger. Les gens se mettaient à plusieurs dans les écoles et les maisons vides. Ils n'ont mangé que du riz et du sucre pendant trois mois. Mon frère Fadi, une fois arrivée chez nous, me dit qu'il ne pourrait plus voir le riz de sa vie. A Deir el Kamar, il n'avait pas eu de nouvelles de ma mère, de ma sœur et de mon frère Elias. Il était très inquiet et de plus, il n'avait pas de vêtements chauds pour l'hiver. Une fois, il a troqué un paquet de cigarettes qu'un ami lui avait donné, contre un pull. Il fut accueilli dans la famille de son ami et la maman le traita comme son propre fils. Quelques années après, mon frère a perdu cet ami. Il fut tué dans un accident : son tracteur est tombé et lui a écrasé la tête.

A Deir el Kamar, la peur régna durant ces trois mois. Ils ne savaient pas s'ils allaient être tués comme ceux qu'ils avaient laissés derrière eux et quand ?

Les gens se débrouillaient comme ils pouvaient. Mon frère nous a raconté comment une fois, une de nos parente mis à la place de la



viande, des boîtes de « Corned Beef », pour faire des galettes à la viande. Mon frère affirmait qu'il n'avait jamais mangé de galettes aussi bonnes. Ceci montre bien que les bons plats sont relatifs au contexte et à la situation dans laquelle on se trouve.

La veille de Noël, il a été décidé de lâcher prise et de laisser partir les gens emmagasinés à Deir el Kamar pour aller à Beyrouth. Deux convois ont alors été organisés avec l'ordre de la Croix Rouge et escortés en bus jusqu'à Beyrouth. Les soldats des forces Libanaises furent escortés par bateau.

Nous avons accueilli tout ce monde « perdu » avec des Alléluias. Nous ne savions pas si nous allions les revoir vivants. Je m'étais habillée de couleur afin que mon frère ne soit pas choqué de me voir tout en noir, car, selon nos habitudes, j'étais en noir en signe de deuil pour ma mère et ma sœur. Nous nous étions installés dans la chambre d'un hôpital pas encore terminé, que les partis de droite avaient réquisitionné pour héberger les gens chassés de leur maison. Une partie des écoles avait aussi été réquisitionnée dans le même objectif.

Nous nous estimions heureux puisque les WC étaient dans la chambre, et pas commune comme dans les écoles où il était plus difficile de faire la vaisselle, puisqu'il fallait aussi recueillir l'eau usé dans un sceau et aller le vider. Je me souviendrais toujours de ma tante, qui avait eu une salle dans une école avec sa famille, faisant la vaisselle dans une bassine et récupérant l'eau usée dans des seaux, afin de l'utiliser ensuite pour les toilettes.

Au début, nous n'avions rien; des organisations humanitaires nous avaient donné quelques ustensiles de cuisine pour préparer à manger. Nous avons trouvé des lits où les sommiers étaient tombés

en chaînes séparées. Nous les avons reconstitués, mon oncle et moi (un travail très minutieux). Nous avons passé deux semaines à faire cela. Nous avons acheté ensuite une cuisinière à gaz avec un seul feu, sans four, la moins chère. Avec les draps de lit qui nous avaient été donnés, notre chambre prenait forme d'un petit foyer. Mon père, champion de bricolage, nous avait fabriqué, avec du bois récupéré, des chaises, une table et des armoires, il nous avait même fait un petit plan où je pouvais mettre la vaisselle. Il suffit de ne pas avoir peur de travailler de ses mains, d'avoir quelques idées et l'on est capable de faire des merveilles. Je n'oublierais pas comment une fois, un marchand nous regardait d'un air étrange, car nous tournions autour d'une petite armoire à chaussures, en plastique, pour savoir si elle n'était pas trop haute, afin d'y poser la cuisinière dessus. J'essayais aussi de voir si je pouvais « agiter » la cuillère sans trop me fatiguer !

J'avais trouvé du travail comme opératrice dans une entreprise maritime. Mon père travaillait chez un entrepreneur. Mon frère Elias avait passé un an à la faculté de sciences pour rester dans le bain. Il avait raté la date du concours d'entrée à l'école d'ingénieur. A ce moment-là, il était à la montagne entre la vie et la mort. L'année suivante, il pu passer le concours et être pris comme toujours avec brio. Mon frère Fadi, après tout ce chamboulement, était entré dans une école technique pour avoir un BT2 en mécanique générale. Pendant cinq ans nous n'osions pas prononcer les prénoms de ma mère Faridé et de ma sœur Houwaida, mais nous avions toujours tendance à parler d'elles, de leurs expressions, de leurs attitudes, des choses qu'elles avaient faites de leur vivant, surtout ma mère qui était très sociable, pleine de ressources, débordante d'amour que ce soit pour nous ou pour les autres. Elle nous répétait toujours, on n'est jamais à l'abri de problèmes. Pour cela, il faut toujours aider ceux qui en ont, afin qu'ils s'en sortent.

Elle aimait beaucoup travailler, et elle avait toujours cette expression dans la bouche : « Lève toi, le bon dieu se lève avec toi ». Quant à ma sœur, elle était brillante dans ses études avec un caractère très personnel, mais elle était toujours présente. Comment oublierai-je la fois, où elle avait pleuré toute la nuit parce qu'elle avait entendu dire que des punks, de Beyrouth, avaient attaqué des gens. Elle ne voulait pas que je descende à Beyrouth le lendemain.

Chacun de son côté, pleurait leur disparition, sans le montrer à l'autre. La machine sur laquelle je travaillais, pourrait en témoigner. Mon père, un héros, était toujours présent avec son beau sourire, ses petites blagues qui nous poussaient à revivre et à voir l'avenir avec un brin d'espoir. Comment pourrais-je oublier, que lorsque j'avais voulu reprendre mes études et retourner à la faculté, il m'avait beaucoup encouragée avec son expression : « ma fille, si tu veux décrocher la lune, je suis toujours avec toi ». Sa devise était : « ne regarde pas en arrière mais en avant marche ».

Je n'oublie pas non plus, de retour de chez mon oncle, après « une séance » de deux heures de conseils, de la part de mon oncle et de sa famille, pour me persuader de ne pas reprendre les études et de continuer à travailler. Mon père me demanda d'oublier tout ce que je venais d'entendre durant cette séance et de faire ce que j'aimais. Il me dit : « j'essaie de mon mieux de vous donner des ailes, afin que vous voliez aisément dans la vie, ne te demande pas si tu dois aider ton père à vivre (le point sur lequel mon oncle avait insisté), au contraire, en réalisant ton rêve d'aller jusqu'au bout, tu me feras plaisir ». Il faut dire que mon père avait été obligé de laisser tomber ses études, parce que son père l'avait décrété à l'époque. Mon grand-père avait peur que mon père fasse n'importe quoi, comme son frère aîné, qui était allé à Beyrouth (seule condition pour continuer les études à l'époque) et au lieu d'étudier, il jouait au Poker !.... Pour

cela, mon père nous encourageait beaucoup à aller jusqu'au bout de nos rêves à découvrir le monde. Il avait une telle soif de découverte qu'il ne cessait de discuter avec nous sur ce que nous étudions, lui qui n'avait pas pu réaliser son rêve, alors qu'il en avait les capacités. Malheureusement, lorsque j'ai réalisé mon rêve, il n'était plus là ; la guerre l'a fauché et son rêve une fois de plus n'a pas été réalisé. Je n'oublierais pas comment il ne cessait de nous répéter : « si vous voulez décrocher la lune, je suis toujours là pour vous aider ». J'espère qu'il nous voit de là-haut, en train de « voler » comme il l'avait tant désiré.

La galère a commencé pour moi. Moi, enfant gâtée, je ne touchais rien à la maison et du jour au lendemain il fallait se prendre en main. Heureusement, qu'il y avait les voisins qui me donnaient des recettes de plats à cuisiner. Je n'oublierai pas la première fois que j'ai voulu faire le ménage, j'ai nettoyé le sol avant de nettoyer le plafond, de quoi en rire. Une fois, après avoir tout nettoyé, voilà qu'un plat de lentilles dégringola de chez nos voisins du dessus, et entra chez nous par la fenêtre. Furieuse, j'ai pris le plat et je suis montée chez la voisine en question ; lorsqu'elle m'a ouvert la porte, j'ai aperçu plusieurs petites têtes me fixer ; je ne savais pas quoi dire, la dame s'est excusée : elle n'avait pas de frigo comme la plupart des gens et elle avait utilisé le rebord de sa fenêtre pour mettre le plat de lentilles, mais les enfants l'ont poussé. Cette femme avait huit enfants et ils vivaient tous dans une pièce unique. Nous, qui étions quatre, nous nous plaignions d'être à l'étroit, nous étions comblés par rapport à cette maman. Nous avons aussi la chance d'avoir un frère comme Elias qui avait récupéré un frigo, une machine à laver, des télévisions jetées et il les avait réparées. Nous avons aussi la chance d'avoir mon frère Fadi qui était très manuel et qui, chez des amis, avait fabriqué un lit à deux étages, en chêne, des armoires et des étagères. Les tables basses que nous avons ramenées ici en France, témoignent de son talent !

Faire deux choses en même temps n'était pas évident pour moi, il fallait bien s'organiser pour travailler à la fois le DEUG, la licence

et la maîtrise et en même temps s'occuper de chez soi. Heureusement, tout le monde mettait la main à la pâte. N'oublions pas que nous n'avions le courant électrique que six heures toutes les quarante-huit heures, parfois la nuit, et de l'eau, deux heures tous les matins, au moment où j'étais en cours. Que de nuits j'ai veillé avec mon père ou l'un de mes frères, à mes côtés, pour laver le linge. Les machines automatiques ne marchaient pas, il leur fallait beaucoup trop d'eau, ce qui n'allait pas, puisque nous emmagasinions l'eau dans des seaux, des tonneaux en plastique et toutes sortes de récipients. Il fallait aussi garder l'eau usée afin de la verser dans les toilettes. J'avais de la chance, car mon frère Elias avait bricolé une machine à laver " Majorette " très ancienne, ainsi je pouvais, chaque fois que celle-ci réclamait de l'eau, l'arrêter, reverser de l'eau, et la remettre en route. Avant, nous avions acheté une petite machine à laver semi-automatique sans essoreuse ; l'essoreuse, nous l'avions achetée à part. Je ne pouvais plus continuer à laver le linge à la main, c'est à dire le laisser tremper pendant la nuit et le lendemain, le frotter avec mes mains qui étaient en sang à cause du produit et de l'eau chaude. Et pour profiter de l'eau chaude et de l'électricité dans les rares moments de la semaine où nous avions le courant, ainsi que l'eau courante au robinet, je prenais parfois ma douche tout en lavant le linge. Je vous laisse imaginer la scène, chaque fois que la machine à laver (une petite machine semi-automatique) s'arrêtait, je cessais de me laver, le bras ou la jambe, ... pour enlever le linge de la machine et en remettre d'autre. Parfois, j'entassais le linge lavé au savon en attendant que l'eau arrive au robinet pour le rincer. Le plus rigolo, c'était lorsque j'arrivais à l'université après avoir lavé un tas de linge et je voyais mes collègues les yeux entrouverts, comme s'ils venaient de se réveiller. Mais en fin de compte, on arrive toujours à s'habituer et on apprend toujours à se débrouiller. L'être humain est plutôt surhumain dans certaines circonstances.

Pour vous raconter encore d'autres scènes de notre vie à Ain Saadé, les premiers mois, nous n'avions pas de frigo et bien sûr nous ne pouvions pas en acheter, il fallait économiser. Alors, tous les soirs, je préparais juste le nécessaire pour le repas, en partant de zéro. Nous ne mangions pas avant vingt-deux heures à cette époque. Il fallait attendre que la marmite chauffe sur le feu. J'utilisais aussi les boîtes de conserve qui nous avaient été données, à la place de la viande fraîche : acheter de la viande fraîche était cher pour nous. Je remercie les organisations humanitaires qui nous ont permis de nous en sortir durant cette période difficile.

Un jour, j'ai voulu faire des haricots blancs : après les avoir fait tremper toute la journée, je les ai mis dans l'eau pour les faire cuire lors de mon arrivée à vingt heures. Ce soir-là, nous avons mangé à minuit. Eh oui ! les haricots blancs prennent du temps. Le lendemain, je suis allée directement acheter une cocotte minute. Elle n'était pas de bonne qualité vu le prix que je l'avais payée, mais elle nous a bien servi.

Parmi nos aventures, je peux citer l'achat et le transport de notre cuisinière. Un jour, en me promenant dans un marché d'électroménager à « Bourg Hammoud » à Beyrouth, j'ai vu une cuisinière en solde à 5000 LL. Ah, c'était une bonne affaire à ce prix-là ! La veille, j'avais raconté cela à mes deux frères et nous avons décidé de l'acheter, pour faire une surprise à mon père. Le temps de rassembler l'argent : tirelires, etc... Nous sommes allés l'acheter deux jours après. Mauvaise surprise, la cuisinière avait été vendue, et la moins chère, parmi celles qui restaient, coûtait 8000 LL. Décidés à acheter une cuisinière, nous avons vidé nos poches, nos porte-monnaie et même le vendeur a pris les centimes que j'avais dans mon porte-monnaie. Heureusement, que tout ce que nous



avons fait 8000 LL, sinon nous n'aurions pas pu l'acheter même à un centime près ! Ensuite, il fallait la transporter ; nous avons prévu une couverture pour l'envelopper et des cordes pour l'attacher sur le toit de la voiture. Nous n'avions pas de porte-bagages. Tout se passait bien et voilà la cuisinière sur le toit de notre Datsun. Sur la route, il a commencé à pleuvoir, une pluie torrentielle et tout d'un coup, nous avons entendu un choc, comme si quelque chose était tombé. En regardant dans le rétroviseur, mon frère a vu la cuisinière glissant sur la route inverse : en fait, elle était tombée du toit sous la pluie. Nous l'avons récupérée, elle était en bon état, la couverture l'avait protégée du choc. Cette cuisinière nous a bien servi pendant les quatre années à Ain Saadé ; avant de partir en France, nous l'avons donnée à une amie. Qui sait, peut-être sert-elle encore ?

Une fois, j'étais à l'université et les bombardements avaient commencé. Mais il n'y avait plus de voitures sur la route pour retourner chez moi. Alors, je suis partie à pieds. Au bout de trois heures, à l'entrée du village où nous nous étions installés, une voiture m'a amenée jusqu'à l'hôpital où nous demeurions. Certaines fois, je restais immobilisée dans une salle de classe avec la peur que les bombes puissent entrer par le toit ou passer à travers les murs. Il n'y avait pas d'abri dans cette université. En fait, c'était une maison louée par l'Etat pour ouvrir une branche scientifique, en attendant la construction d'un bâtiment qui devait se faire plus tard.

Comme d'habitude, dans une guerre, les grèves ainsi que les manifestations se multipliaient, je ne nie pas la juste raison parfois de ces événements. Mais, elles représentaient un champ propice pour que les partis exercent leur pouvoir. Pour illustrer ce fait, pour une fois, j'ai manifesté avec mes collègues de l'université pour garder la langue française comme deuxième langue au Liban. Nous avons appris que la Syrie voulait nous imposer le système appliqué

chez eux, c'est à dire, tout était en arabe, ils apprenaient seulement le français comme une langue étrangère. Ne voulant pas de ce système, qui nous imposait des limites pour continuer les études à l'extérieur, nous avons décidé de manifester et nous avons fait une marche jusqu'au Consulat Français à Jounieh. Le plus rigolo dans cette histoire, est que nous avons commencé par des slogans qui défendaient nos idées et nous avons terminé par d'autres qui acclamaient la gloire des chefs des partis dont les milices organisaient les manifestations.

Un jour, mon père allait à son travail comme d'habitude, il prit avec lui une dame qui faisait du stop sur la route. Cette dame allait à "Jounieh", où elle demeurait, c'était sur le chemin de mon père. En discutant un peu avec mon père, elle lui avoua sa colère contre les Syriens qui bombardaient Jounieh. Dès le début de la guerre, Jounieh et ses environs avaient été épargnés mais vers la fin des années quatre vingt, ils furent bombardés. Mon père disait qu'il était vrai qu'à cette époque, il n'y avait plus un endroit au Liban où les gens pouvaient s'abriter des bombes. Elle continua, se demandant s'il n'y avait plus d'immigrés à bombarder, pour qu'il faille aussi bombarder Jounieh. Il faut dire que nous étions les « soit disant » immigrés, puisque nous étions chassés de nos maisons de la montagne, et que nous habitions dans des chambres d'hôpitaux ou dans des salles de classe. Mon père stupéfait en l'entendant, lui répondit : « je suis moi-même un soit disant immigré, je vous prie madame de descendre de ma voiture tout de suite ; vous n'êtes pas humaine, vous vous moquez complètement des pauvres gens qui ont tout perdu dans cette guerre et de plus, vous voulez qu'ils meurent ; tout ce qui compte pour vous c'est votre ville Jounieh ; sachez madame que la municipalité de notre ville Bhamdoun a aidé votre ville à s'en sortir et à se reconstruire, à l'époque où nous étions dans nos maisons ». La dame est descendue de la voiture. Mon père était

furieux de constater le manque d'humanité rencontré chez certaines personnes. Il ne pouvait pas comprendre : comment pouvait-on souhaiter la mort à des gens dépourvus de tout, et auxquels il ne restait que ce fil de vie, afin qu'ils puissent s'y accrocher pour survivre.

Une fois, mon père eu un accident de voiture contre une voiture neuve conduite par une dame. En fait, mon père s'était arrêté soudainement puisqu'il y avait une personne qui traversait la route. La voiture qui suivait mon père heurta notre voiture à l'arrière. Il s'agissait d'un petit choc et il y avait peu de dégâts. Mais la dame, sortit de sa voiture, furieuse, prit mon père par la veste et lui cria : « une voiture comme la vôtre, ne devrait pas rouler, seules les voitures neuves devraient être autorisées ». En fait, elle venait d'acheter une voiture neuve. Les gendarmes, ainsi que les passants étaient étonnés de son comportement, et ne cessaient de lui répéter qu'elle n'avait pas à se mettre en colère ; c'était de sa faute, elle n'avait pas respecté la distance de sécurité. Elle voulu par la force avoir de l'argent de mon père pour réparer sa voiture, elle le tenait par la veste. Mon père, lucide comme toujours, lui répondit qu'il n'avait que cette veste, qu'elle tenait en mains et qu'elle pouvait la vendre pour réparer sa voiture. En vérité, il s'agissait d'une vieille veste que mon père mettait pour aller travailler. Le gendarme présent haussa les épaules en disant à mon père, qu'il fallait être patient avec ces nouveaux riches et que pour eux, nous ne devrions pas exister : nous n'étions que des moustiques qui les dérangeaient.

Dans la même période de ces nouveaux riches ainsi que des ces nouveaux chefs ; nous avions toujours droit à des spectacles de voitures armées (les armes sortant des fenêtres des voitures) qui escortaient les chefs des partis. Nous étions obligés de nous éclipser sur les bords de la route afin de les laisser passer, ils avaient la

priorité. Une fois, une voiture ne faisant pas attention, a continué sa route, ils lui ont tiré dessus ; le chauffeur ainsi que deux passagers ont été tués.

Une nuit, un incendie s'est déclaré dans un dépôt de produits chimiques à « Ain Remaneh », les pompiers, avec la défense civile se sont précipités pour l'éteindre. Ils étaient devant un incendie invincible, ne sachant pas quelles substances contenait ce dépôt, ils furent tous brûlés par une pluie de matières qui se dégageaient des flammes, plusieurs d'entre eux ont trouvé la mort sur place, d'autres ont été transportés dans les hôpitaux et ont décédé quelques semaines plus tard. Le fils d'un ami est ainsi mort deux semaines après l'incendie, suite à ses brûlures. Les médecins ne sachant pas la nature des produits et considérant l'incendie comme un incendie de dépôt d'armes identique à celui qui l'avait précédé, ne comprenaient pas l'état de dégradation des brûlés. Aucune information n'a été communiquée de la part des partis qui détenaient ce dépôt, pas même pour sauver ces pauvres soldats de l'humanité que sont les pompiers, la défense civile ou la Croix Rouge. Ces soldats devant lesquels nous devons tous nous incliner, pour leur courage et leur dévouement à sauver les blessés et offrir aux morts des enterrements décents. Ils étaient toujours là, même lorsque tout le monde se cachait dans les abris, afin d'œuvrer pour l'humanité, mettant leur vie en danger pour secourir les blessés et offrir leur aide aux gens de n'importe quel parti. Ils sauvaient aussi bien les soldats que les civils. Aucune frontière ne les empêchait de secourir les gens. Nous devrions leur décerner, la médaille de l'humanité, pour leur dévouement à sauver l'humanité de ses folies.

Les jours passaient, nous avions appris à nous débrouiller comme des chefs, à nous cacher loin des bombardements, à ne pas faire confiance aux chefs des partis et à attendre même avec un espoir très sensible, le retour dans nos villages. Tous les jours des slogans, comme disait mon père « c'est l'opium que nous offrent ces chefs », nourrissaient cet espoir et nous aidaient à supporter nos pertes.

Au bout de la cinquième année, en 1989, Mon frère Fadi, à la suggestion de son ami, décida d'entrer dans les forces Libanaises. Comment peut-on raisonner un jeune de vingt-deux ans qui croit comme tous ceux de son âge, qu'il détient la vérité. Que de jours, je priais pour qu'il ne lui arrive rien ! Comment oublierai-je la fois où il y eut une bataille à côté de sa caserne ? Nous n'arrivions pas à dormir tellement nous étions inquiets. Nous avons eu raison de nous inquiéter, il était à deux doigts de la mort. Il fut capturé et libéré à cause des bombes. En effet, les soldats qui le capturèrent avec ses amis, prirent la fuite à cause des bombes.

La guerre nous apparut différente après l'engagement de mon frère Fadi. Je n'ai rien contre l'idée d'être soldat, au contraire, je salue tous les soldats prêts à donner leur vie pour défendre les civils. Mais, voir son frère prendre les armes était une idée inacceptable dans une guerre que nous ne ressentions pas comme la nôtre. C'était une guerre de pouvoir comme la plupart des guerres de ce siècle. Mon père, travaillait sept jours sur sept. Il ne prenait jamais de

vacances, il travaillait même les jours de congé, pour que nous puissions nous en sortir le moins mal possible. Combien de fois, en rentrant de son travail, il se mit au lit à demi mort, tant il était fatigué !... Il répétait toujours que chaque bouchée qu'il mangeait était imprégnée de son sang. C'étaient de véritables travaux forcés que la vie (ou plutôt la guerre) lui imposait.

Un jour, mon frère Elias a convaincu mon frère Fadi de travailler sur un camion qu'il lui avait acheté à dessein. Il se disait que peut-être, le fait de travailler sous les ordres d'un autre, faisait peur à Fadi et que s'il était maître de lui-même, cela allait le pousser à quitter les forces Libanaises. Mais ce fut en vain. Une fois que le camion fut acheté, Fadi ne voulut plus le prendre. En fait, l'idée d'aider un jour les forces Libanaises à reprendre nos villages et à venger ma mère et ma sœur l'a poussé à entrer dans celles-ci. Il était très difficile, voire impossible, de lui faire comprendre que c'étaient des idées en l'air.

Mon père est allé jusqu'à lui apprendre la maçonnerie et ils ont construit ensemble des arcades pleines de voûtes croisées, un chef-d'œuvre, splendide. Il faut dire que, aussi bien mon père que mes deux frères, étaient vraiment doués de leurs mains. Mais Fadi travaillait le jour avec mon père ainsi qu'un certain nombre de ses collègues et dormait la nuit à la caserne. Jusqu'au jour où une bataille, une bataille d'une journée, a éclaté la veille. Fadi avait dîné avec ses amis à la maison puis il était parti. Mon père a pressenti quelque chose ce soir-là. Il l'a raccompagné jusqu'à Beyrouth en lui conseillant de faire attention. On aurait dit que quelque chose étreignait cette nuit-là. Nous étions tous les trois, mon père, mon frère Elias et moi très inquiets, comme dans l'attente d'un tragique événement. A cinq heures environ, nous avons ressenti tous les trois un soulagement. Comme mon père nous l'a dit plus tard, la mort est

un repos. En fait, à cinq heures, mon frère est mort. Le canon qu'il dirigeait a explosé, un de ses compagnons a trouvé également la mort et un autre a été blessé. Nous avons appris la terrible nouvelle le lendemain. Un ami prêtre est venu nous voir à sept heures du matin et nous a dit que mon frère était blessé et qu'il était à l'hôpital. Mon père, ayant plus d'expériences dans ces moments-là, a vite compris et nous a dit, calme et lucide comme toujours : « mes enfants, Fadi est mort, il faut être fort et accepter le destin qu'il avait choisi ».

Pour nous, la disparition de Fadi était trop dure. Mon frère Elias ne s'arrêtait pas de pleurer. Nous sentions que la mort nous guettait de nouveau. Heureusement aux côtés de mon père, nous avons appris à être forts et lucides, ce père patient qui pour nous représentait « le chêne » sur lequel nous pouvions reposer nos têtes.

Au bout d'une dizaine de jours, nous fûmes invités à une messe collective célébrée pour tous les soldats qui étaient morts ce jour-là. C'était une épreuve très dure à surmonter, les mamans de ces martyrs étaient là, pleurant leurs enfants. Nous avons connu une femme qui avait perdu trois fils, partis l'un après l'autre depuis le début de la guerre. Voyant la douleur de ces mères, j'ai dit à ma tante : « heureusement que ma mère est morte ». Ma mère, qui, une fois, était restée debout toute la nuit sur notre balcon, guettant les mouvements des soldats avec lesquels se trouvait mon frère à la caserne. Elle les voyait de loin bouger. Elle avait appris, que ce jour-là, ils allaient faire une marche dans la nuit. Elle était donc restée éveillée toute la nuit puisque son fils l'était aussi. Le plus dur était de regarder les photos de son enfant (en grand format) devant soi. J'ai cru (ce jour-là) que mon père allait exploser. Il avait le visage tout rouge, il n'était pas bien. A notre retour, il s'est fâché avec notre voisine. Chose étrange venant de mon père qui gardait

toujours son calme. Elle était venue seulement pour lui demander comment cela s'était passé. Il lui a répondu : « vous avez voulu faire la guerre et c'est nous qui payons ». La pauvre, elle n'avait rien à voir avec tout cela. Mais, ceci montre que la patience a des limites. C'était un coup trop dur à supporter. Nous essayions de plaisanter, de faire des bêtises et de raconter des blagues pour passer nos soirées. Chacun de nous savait pourquoi nous faisions cela, mais nous n'osions le dire à personne. Nous parlions toujours des exploits de Fadi et nous en parlons toujours, ainsi que des actions et des belles expressions (de mes parents). Nous voulons garder leurs souvenirs gravés dans nos cœurs.

Pendant l'embargo imposé par les Syriens de Beyrouth Est, nous avons eu beaucoup de problèmes pour obtenir des matières combustibles comme le gaz et l'essence. Rajoutons à cela, le bombardement constant des dépôts de gaz à « Dawra », jusqu'au jour où ces dépôts furent touchés. Un nuage de gaz se forma. Les gendarmes avec la défense civile et les pompiers évacuèrent la région des alentours par peur d'explosion. Nous avons été priés, nous qui étions loin, par des flashs d'informations, de fermer les fenêtres et de ne pas allumer de feu. Malheureusement, tous ses dispositifs n'aboutirent à rien ; le nuage explosa et un souffle d'enfer frappa la ville de Dawra. Les portes des maisons et des magasins furent éjectées à des centaines de mètres, sans parler des fenêtres et des vitres. Tout ce qui était en plastique, à côté de l'explosion fondit. Un de nos amis qui était dans sa voiture, aux frontières de la ville eut les pointes des cheveux et des moustaches brûlées. Son blouson en cuir fondit. Il nous raconta en rigolant, que son blouson avait vieilli d'un seul coup, il s'était tout ridé. Il avait senti une grande chaleur et sous l'effet de l'explosion, il fut écrasé sur son siège. Un feu se déclara ensuite dans les dépôts, et une épaisse fumée noire imprégna toute la ville. Dans les jours qui suivirent



l'explosion, l'air de Beyrouth était plein de particules noires qui se posaient sur les voitures et sur les balcons. Il n'y avait plus d'électricité ni d'eau, alors que, déjà, il était rare d'en avoir. Heureusement, il plut quelques jours plus tard et cela contribua à éliminer un peu de cette étouffante fumée.

Ma tante m'a raconté comment une de leurs connaissances, une personne d'un certain âge, a passé la nuit à remplir d'eau son réservoir, avec un verre, trois bouteilles et du coton. Pour cela, il a bouché les conduits d'eau sur son balcon, ensuite il a recueilli l'eau de pluie avec le verre, l'a filtrée avec le coton en la passant d'une bouteille dans une autre avant de la verser dans son réservoir. Vu son âge, il ne pouvait pas remplir de bidons d'eau aux sources dont nous disposions à Beyrouth, et les porter. Ma cousine, sachant cela, l'a un peu aidé en lui ramenant plus tard quelques bidons d'eau.

L'eau est primordiale dans la vie de l'être humain. Heureusement que le Liban est riche en eau de sources. Nous pouvons trouver dans chaque ville et chaque village une source d'eau potable. C'est une des richesses de ce pays. Cette richesse nous a beaucoup aidée durant la guerre. Nous nous sommes organisés en accumulant des tonneaux et des bidons et en les remplissant d'eau de sources afin de les utiliser pour nos besoins quotidiens. Une fois de plus, la nature de ce beau pays que nous nous acharnions à détruire, nous a protégés des maladies. Ajoutons à cette richesse son climat modéré et sa montagne pleine de ressources naturelles avec des grottes qui étaient depuis la nuit des temps des refuges pour les persécutés. Notre mascotte est une chèvre (elle prend place dans les défilés militaires pendant la fête de l'indépendance du Liban le 22 novembre), illustrant l'expression : « il est ravi celui qui possède la place qu'occupe une chèvre pour dormir, au Liban ».

Mon frère Elias devait finir son année à l'école d'ingénieur et avoir son diplôme. Nous faisons avec lui des projets d'avenir. Comme mon père nous l'avait appris : « en avant ». Il voulait construire une usine de puces électroniques sur notre terrain et travailler avec mon frère, si un jour bien sûr, nous revenions au village. Une nouvelle fois, la guerre fut plus rapide.

Une dure épreuve à supporter fut pour nous la mort de mon frère Fadi. Nous avons ressenti à nouveau la présence de la mort qui nous guettait. Mon père essayait de cacher sa tristesse sous son beau sourire et de belles blagues. Mais, je sentais qu'il allait craquer. Je l'imaginais mourant d'un infarctus ou de quelque chose de similaire dont la cause serait, le chagrin. Je voyais parfois son visage tout rouge. Il allait souvent là où mon frère Fadi travaillait pour sentir son odeur. Il me racontait parfois qu'il le voyait passant entre les arcades qu'il avait construites avec ses amis et mon père. Il était très difficile pour mon père de perdre son fils de vingt-trois ans, après avoir perdu sa fille de dix ans ainsi que sa femme compagne d'une vie qui n'avait pas souvent été belle. Et voilà qu'un jour, cette pénible vie s'est éteinte.

En fait, là où nous nous étions installés après notre départ de la montagne, certains des habitants du village nous considéraient comme des moins que rien, des insectes qui les dérangent. Ils nous appelaient des immigrés (dans notre pays). Ils nous dévisageaient d'un regard hautain. Pour eux, nous étions capables de tous les vices de la terre. Ce raisonnement, je l'ai aperçu aussi ici en France. Comme si la valeur humaine est équivalente à ce que l'on possède. On reproche toujours aux pauvres, aux clochards d'être des voleurs. Une fois, quelqu'un ici en France m'a dit qu'il est normal, avec la crise actuelle que le nombre de vols augmente. Il a même ajouté qu'un père de famille ne peut pas rester sans voler s'il voit que ses enfants ont faim. Je ressens même que ce sentiment est

général. Je me révolte à l'écoute de ses paroles et je dis non et non. L'honnêteté n'a pas de relation avec l'argent je crois même que c'est le contraire. J'ai vu au Liban des familles qui n'avaient rien. Les parents fouillaient les poubelles aux marchés pour manger. Jamais ils n'auraient agressé personne. Au contraire, lorsqu'on est au bas de l'échelle, on devient plus discret et on se déplace sans bruit pour que la terre ne sente pas notre existence. C'est très difficile de sentir qu'on a besoin des autres pour vivre. Je compatis avec tous les hommes auxquels la vie a joué un sale tour et je leur souhaite beaucoup de courage pour qu'ils puissent pardonner aux autres leurs regards et remonter la pente.

J'ai écrit ces quelques mots pour vous montrer le sentiment qu'éprouvaient envers nous certains habitants du village où nous habitions (Ain Saadé), sentiment qui n'est pas différent de celui ressenti en général par les gens, envers les plus démunis. Pour comble de malheur, il y eut des vols dans ce village et surtout des vols d'essence à l'époque où il y avait une crise d'essence et de denrées. Cette crise était due à l'embargo que la Syrie nous avait imposé. Bien sûr, nous fûmes déclarés responsables de ces vols par certains villageois. Cependant, il y avait eu aussi des vols dans nos propres voitures. Mais, d'après eux, nous faisions cela pour éloigner les rumeurs. Une nuit, (la nuit du 5 Mai de l'année 1989), deux mois après la mort de mon frère Fadi, les voleurs étaient à côté d'un parking où étaient garées les voitures des immigrants (habitants comme nous l'hôpital Saint Elie). Pour dire aux villageois qu'un honnête homme l'est toujours même s'il est démuné, les gens de l'hôpital se rassemblèrent la nuit et montèrent au parking pour découvrir le voleur. Dans les escaliers, mon père dit à mon frère Elias qu'il ne fallait pas tirer sur les voleurs même s'il se sentait en danger. Mon frère s'étonna de cette parole. Mon père savait que mon frère était de nature calme. Au parking, mon père vit les voleurs à côté d'une voiture, ils étaient deux, chacun était d'un côté

de la voiture. Mon père s'est approché de la voiture et a demandé à un des voleurs ce qu'il faisait à côté de cette voiture. Le voleur a pris son revolver et a tiré sur mon père. Mon père a été brûlé à la tête, tellement le voleur était proche. Mon père a crié : « Il m'a tué, il m'a tué », et s'est effondré dans les bras de mon frère qui était à côté. Celui-ci avait essayé de tirer sur le voleur qui a pris la fuite et il l'a touché au bras. Parmi les immigrés, il y avait un homme qui était dans l'armée Libanaise. Il a capturé le deuxième voleur et a contacté l'armée Libanaise dont la caserne n'était pas loin. Les soldats étaient là en quelques secondes. Quant à moi, ne sachant rien de ce qui se passait au parking, je suis restée dans la chambre et j'avais très peur. Le plus étonnant était que je priais pour que le bon Dieu nous laisse tous trois en vie. Je ne savais pas pourquoi, je priais ainsi. De toute façon, de façon naturelle, je ressens les problèmes ainsi que le malheur surtout lorsqu'il s'agit de ma famille. Mon oncle était descendu pour voir si mon père était avec les gens au parking parce qu'il avait entendu dire que Tanios avait été tué. Je suis montée voir mon frère qui était en colère et voulait voir le deuxième voleur pour le frapper, alors que les gens l'avaient caché pour ne pas aggraver la situation. Le premier mot que j'ai dit à mon frère lorsque je l'ai vu dans cette situation était « mon père repose en paix. Il fallait qu'il meure pour en finir avec sa peine ».

Mon frère s'est calmé avec l'aide de tous les gens qui nous entouraient. Comme je les remercie de nous avoir aidés dans ces moments difficiles ! Le lendemain, c'était l'enterrement de mon père. Nous avons demandé à l'enterrer à côté de mon frère Fadi. A cause de ma peine, j'ai blessé, par mes réponses, beaucoup de gens qui voulaient savoir comment quelqu'un d'aussi lucide que mon père, pouvait s'être fait tuer. Je leur demande pardon. Le chagrin rend aveugle. Il est vrai que mon père était lucide et prévoyant. On raconte toujours de lui qu'une fois : il y avait un berger qui était avec son troupeau de moutons dans notre jardin potager et que mon

père l'a laissé parce que l'homme était armé. Il lui avait offert le jardin pour ne pas l'énervé. Il nous répétait toujours qu'une personne armée appuie facilement sur la gâchette. Elle se sent protégée et ne mesure pas l'effet de son acte.

Le deuxième voleur a été reconnu et capturé. Il s'agissait de deux cousins fils d'une grande famille aisée du village. On avait découvert chez eux des pièces de valeurs, volées auprès des villageois ainsi que dans les villages voisins. Nous témoignons notre reconnaissance aux hommes de l'ordre public, armée Libanaise, gendarmerie, force Libanaise, service judiciaire qui nous ont été d'un grand recours car pour une fois, nous avons ressenti que ce crime envers nous avait été puni.

Après cet événement, mon oncle nous a proposé de partir de Ain-Saadé et de nous installer dans l'appartement de son beau-frère. Il s'est même proposé de déménager lui aussi avec sa femme pour vivre avec nous afin de ne pas nous laisser seuls. Nous témoignons toute notre gratitude au propriétaire de l'appartement ainsi qu'à mon oncle et sa femme. Donc, comme prévu, nous nous sommes installés à Beyrouth. Mon frère Elias a repris ses études pour finir l'année et obtenir son diplôme. Il devait étudier un projet de fin d'études. Quant à moi, après un temps d'arrêt, j'ai repris le travail. Heureusement que mon employeur était patient.

A cette époque, nous nagions dans un désespoir total. Pour nous, la vie ne valait rien, nous nous promenions sous les bombes. Nous n'osions pas nous suicider puisque, dans notre culture, le suicide est un péché. C'est refuser la vie que Dieu nous a offerte. Donc, nous nous attendions à ce qu'une bombe nous atteigne. Pour moi, j'étais morte. Lorsque l'on perd la joie de vivre, on est mort. On est un être de chair qui n'existe pas. Tout était noir autour de nous. Nous avions perdu le sourire, nous parlions en l'air, nous n'attendions

aucun retour. En plus de cela, nous étions très susceptibles. Il suffisait d'un petit mot affectueux émanant bien sûr de notre entourage, surtout de mon oncle et de sa femme, pour nous blesser. Nous nous sentions très lourds sur terre et nous avons en retour, blessé aussi les gens par notre susceptibilité. Je demande pardon à tous ces gens et je les remercie de nous avoir supportés dans ces moments. Nous étions devenus également égoïstes, nous ne voyions que notre malheur. Je n'oublie pas comment une fois, nous avons réagi quand une dame nous a raconté qu'un père de famille était mort dans un bombardement. Nous avons répondu avec indifférence : « Et alors ? ». Je comprends maintenant que ceux qui ont des problèmes ne voient que les leurs, alors qu'il y en a de plus durs. On nous demande toujours de relativiser. Moi je vous le dis, c'est très difficile de regarder plus loin que le bout de son nez lorsque l'on a des problèmes. Il faut beaucoup d'assistance et de patience pour s'en sortir.

La crise d'essence était toujours présente. Nous étions obligés d'acquérir de l'essence à des prix élevés pour en donner à l'avocat qui soutenait notre plainte contre les voleurs d'essence, dont l'un deux a tué mon père. Il fallait aussi contacter des gens haut placés pour que les voleurs restent en prison et que mon frère ne soit pas pénalisé puisqu'il avait tiré sur le tueur de mon père.

Pour avoir de l'essence, nous sommes allées une fois, ma tante et moi, en acheter à Methaf, dans l'autre zone de Beyrouth, à la limite de la nôtre. Il y avait un petit trafic d'essence, puisqu'il n'y avait pas d'essence dans notre zone à cause de l'embargo Syrien. Là-bas, j'ai réussi à maîtriser ma peur. Il ne fallait pas la montrer. Nous avons réussi à acheter deux bidons de vingt-cinq litres. Tout à coup, les Syriens ont commencé à tirer en l'air. Ils voulaient taquiner les gens. Je me suis affolée et j'ai couru dans tous les sens. Ma tante, près de moi, m'a attrapé et cachée à côté d'un mur. Elle m'a dit qu'il

ne fallait pas courir lorsqu'il y avait des tirs en l'air. Au contraire, il fallait se cacher. Elle a vu que je tremblais comme une feuille. Depuis que j'avais perdu mon père, je tremblais chaque fois qu'il y avait quelque chose. Je n'oublierai pas quand un soir, il y avait eu des tirs en l'air à côté de chez nous. Il s'agissait de tirs de joie, parce que quelqu'un avait fait circuler la rumeur que le président Syrien était mort. Alors les gens tiraient en l'air de joie. Je n'ai rien compris ou peut-être je ne voulais pas comprendre tellement j'avais peur. Je me suis assise à côté de la porte d'entrée et je n'arrêtais pas de trembler en appelant mon frère pour qu'il ne reste pas sur le balcon à regarder ce qui se passait et qu'il vienne près de moi. J'avais une peur terrible de le perdre, le dernier qui restait de ma famille. Depuis, même après neuf ans en France, je tremble toujours chaque fois que je fais un faux pas dans la piscine, chaque fois que j'entends un drôle de bruit surtout les feux d'artifice. J'espère pouvoir oublier un jour pour de bon, cette peur incessante.



J'avais envoyé mes papiers pour continuer mes études en France et voilà qu'une réponse arriva un jour d'août, j'étais acceptée à l'Université de Paul Sabatier à Toulouse. J'étais contente de pouvoir au moins partir de cet enfer. Mon frère avait demandé un visa touristique pour tenter sa chance en France. Nous nous rappelions tous les deux les paroles de mon père, il nous disait : « si un jour vous partez du Liban, choisissez la France, c'est un peuple de sang libre ».

Je suis arrivée en France, le 9 Novembre 1989, avec un ami « Elie », que je remercie beaucoup pour son soutien pendant le voyage. J'ai été accueillie à bras ouvert par les Français et les Libanais en France. Je n'oublierais jamais comment, à Toulouse, « Mademoiselle LACASSIN » a voulu aménager une chambre dans son appartement à ses frais pour me loger sans payer. Je la remercie beaucoup de sa très grande générosité. A l'Université, la secrétaire du troisième cycle « Madame BEZZERA » ainsi que le responsable « Monsieur BETOURNE » étaient d'une gentillesse touchante. Je leur dis aussi ma gratitude. Et tant d'autres personnes qui m'ont entourée de leur gentillesse et de leur générosité débordante. Ma surprise était grande lorsque je regardais les enfants jouer tranquillement dans les jardins publics et les gens marcher calmement dans les rues !

Le mois passé à attendre l'arrivée de mon frère qui venait du Liban, m'a paru une éternité. Je faisais des cauchemars la nuit, je me

réveillais comme une folle. Je ne voyais même pas les magnifiques vitrines de Noël. Mes yeux étaient comme fermés. Et voilà, que mon frère est arrivé en Décembre, j'ai été libérée de ce sentiment de peur. Je sentais que maintenant le paradis (la France) nous accueillait tous les deux à bras ouverts et que l'enfer était du passé. Je remercie ma propriétaire de l'époque qui a accepté de loger mon frère pour un mois.

Jusqu'à aujourd'hui, la France reste toujours un paradis même avec les petits problèmes quotidiens, le chômage n'est rien croyez-moi par rapport à une vie de malheur, de peur et de fuite pour survivre.

J'ai voulu à travers ce récit montrer l'atrocité de la guerre. Il n'y a ni gagnant ni perdant dans une guerre. Tout le monde est perdant. L'histoire que j'ai écrite est l'histoire de chaque famille Libanaise qui a subi pendant cette guerre des pertes humaines ou matérielles. La guerre sème la ruine, le malheur et la haine. C'est l'enfer pour de bon.

C'est aussi l'histoire de la lutte humaine pour survivre. Une lutte admirable de l'être humain qui garde l'espoir et la foi en une vie nouvelle qu'il bâtit lui-même. Je pense surtout à mon père qui était entre nous un roc solide et tendre en même temps. Tous les deux avec ma mère et son expression : « lève toi, le Bon Dieu se lève avec toi », nous ont appris que la vie est une lutte continuelle qu'il faut la vivre avec le sourire et l'ouverture aux autres. Eh oui, en avant marche !...

Mon souhait à travers les mots est de montrer aux générations futures que la guerre est la chose la plus horrible qui soit et qu'elles essaient de l'effacer de la surface de la terre en utilisant la parole à la place du fusil.

J'ai voulu à travers ce récit montrer l'atrocité de la guerre. Il n'y a ni gagnant ni perdant dans une guerre. Tout le monde est perdant. L'histoire que j'ai écrite est l'histoire de chaque famille Libanaise qui a subi pendant cette guerre des pertes humaines ou matérielles. La guerre sème la ruine, le malheur et la haine. C'est l'enfer pour de bon.

C'est aussi l'histoire de la lutte humaine pour survivre. Une lutte admirable de l'être humain qui garde l'espoir et la foi en une vie nouvelle qu'il bâtit lui-même. Je pense surtout à mon père qui était entre nous un roc solide et tendre en même temps. Tous les deux avec ma mère et son expression : « lève toi, le Bon Dieu se lève avec toi », nous ont appris que la vie est une lutte continuelle qu'il faut la vivre avec le sourire et l'ouverture aux autres. Eh oui, en avant marche !...

Mon souhait à travers les mots est de montrer aux générations futures que la guerre est la chose la plus horrible qui soit et qu'elles essaient de l'effacer de la surface de la terre en utilisant la parole à la place du fusil.